

10. Synthèse

Dans ce travail nous nous sommes donné pour objectif d'étudier les relations entre traditions céramiques et peuplements. Le concept de tradition permet, selon nous, d'opérer la médiation entre les cultures matérielles, en l'occurrence la céramique, et la structuration synchronique des peuplements humains passant par l'identification d'unités sociales et politiques reconnues par les occupants des régions étudiées.

Une *tradition céramique* est une abstraction désignant un ensemble de poteries présentant des caractéristiques communes de style dans leur mode de fabrication et leur décoration, caractéristiques que l'on peut attribuer à des potières appartenant à un groupe social particulier – écrit par convention avec une majuscule initiale - et que l'on peut opposer à d'autres traditions ne présentant pas les mêmes caractéristiques. Ces associations forment un système d'oppositions que l'on appelle une typologie, soit un système d'oppositions reliant des particularités intrinsèques des poteries et des unités sociales et politiques telles que les groupes ethniques et les castes parlant souvent des langues différentes. Ces regroupements sont susceptibles de déboucher sur des interprétations diachroniques en termes d'histoire des peuplements et des relations intergroupes.

Le Pays dogon est réputé pour ses traditions artisanales. On connaît bien l'art des forgerons qui, en dehors du travail du fer, sculptent également le bois pour fabriquer des manches d'outils et les fameuses portes de greniers, très richement ornées. Ce sont eux qui sont à l'origine de la très riche statuaire de la région et des masques étudiés dans les années 30 par l'ethnologue GRIAULE (1938). On connaît moins d'autres artisanats comme le tissage, la vannerie ou la poterie (BEDAUX 1986 a et b). Dès 1976, nous nous sommes donné pour tâche d'étudier l'artisanat de la poterie, aujourd'hui en cours de disparition sous la pression de la diffusion de la vaisselle métallique d'origine industrielle, et de dresser un tableau complet des traditions céramiques du Pays dogon (GALLAY 1981 ; GALLAY, CEUNINCK 2001 ; GALLAY, 2001b, 2002b, 2003c, 2004).

Nous nous sommes limité à quelques aspects de ce vaste domaine. Nous avons ainsi tenté de dégager les caractéristiques techniques et stylistiques des diverses traditions, à délimiter les aires géographiques de production en abordant les mécanismes économiques de diffusion assurant aux poteries une extension géographique plus large, notamment à travers la vente sur les marchés. Nous avons attaché une attention particulière aux potières, à l'étude des modalités de mariage situées à l'origine des sphères d'endogamie de ces femmes, principal mécanisme assurant la diffusion et de la délimitation d'une tradition dans l'espace.

Par leur cohérence, par l'absence de contradictions qui auraient pu apparaître lorsque nous avons été en mesure de croiser nos informations, l'ensemble des données recueillies montre que les informations fournies par nos interlocutrices sont fiables.

Les enquêtes menées sur l'ensemble du Delta intérieur du Niger et du Pays dogon révèlent qu'il existe de nombreuses traditions céramiques distinctes. A quelques exceptions près, dont les Bozo, toutes les ethnies de la boucle du Niger possèdent leurs propres traditions céramiques. Ces traditions sont maintenues même lorsque des potières d'origines sociales distinctes occupent le même village. Chez les Dogon, la production de la céramique peut être une activité spécialisée au sens de ROUX (1990) qui donnent de ce terme la définition suivante : la spécialisation technique est la production exclusive, par un sous-groupe d'individus, d'objets consommés par la communauté villageoise ou régionale tout entière. Elle se déroule alors au sein des castes de forgerons. Les femmes des agriculteurs « nobles » peuvent néanmoins produire également une céramique particulière appelée ici tradition Dogon A. Ces

divers groupes sociaux comprenant des agriculteurs nobles et diverses castes de forgerons sont largement endogames, bien que des mariages exceptionnels puissent avoir lieu aujourd'hui entre certaines castes de forgerons. La poterie est également une activité domestique puisque la potière travaille à domicile. La résidence matrimoniale est essentiellement patrilocale. La femme va habiter dans la concession (maison) de son mari, soit dans le même village, soit, plus fréquemment, dans un autre village. Les déplacements des potières des lieux de naissance où elles apprennent leur métier aux lieux de résidences de leurs maris, où elles l'exercent effectivement, constituent donc le principal mécanisme assurant la diffusion d'une tradition dans l'espace. Ce dernier définit des sphères d'endogamie bien délimitées dans l'espace et donc identifiables sur le plan géographique (GALLAY, CEUNINCK 1998).

Le travail de description que nous menons ne peut être utile sur le plan anthropologique et archéologique que si nous pouvons dégager des régularités applicables à d'autres situations historiques observées, tant dans le monde actuel que dans le passé, un travail de décontextualisation inhabituel en ethnographie. Ce type d'approche commence à porter ses fruits comme en témoigne la synthèse historique proposée par Anne Mayor sur l'histoire des populations de la Boucle du Niger (MAYOR 2011a).

Pour cela nous nous proposons d'articuler nos conclusions en distinguant un certain nombre de régularités formulées en termes généraux et en rappelant, dans chaque cas, les principales observations sur lesquelles elles sont fondées. Ces régularités formulées sous forme de règles correspondent aux « principes » de l'histoire des sciences.

Ces règles ne prétendent en aucune manière avoir valeur universelle. Elles ne font que synthétiser nos observations sous une forme permettant une confrontation plus facile avec les résultats obtenus en d'autres points du temps et de l'espace. Les autres régions du monde fourniraient certainement de nombreuses règles susceptibles d'entrer en contradiction avec nos observations ou d'y ajouter une variabilité plus importante. Il convient d'être parfaitement explicite sur cette situation. Mais il convient également d'affirmer que les règles restreintes que nous formulons peuvent et doivent s'inscrire dans une réflexion beaucoup plus large sur la multi-interprétation des phénomènes archéologiques et sur la nécessité de rendre compte explicitement de cette situation, une difficulté, mais aussi une richesse que nous ne pouvons éviter.

Ces règles restreintes forment les matériaux de base de la construction d'une anthropologie générale à venir, en proposant une médiation entre le concept de culture et celui de société dans le sens retenu par TESTART (2012). Ce dernier oppose en effet la notion de *culture*, pour laquelle les notions de phylogénie et d'insertion dans l'histoire sont pertinentes, à la notion de *société* pour laquelle la phylogénie n'est pas pertinente. Le discours généralisant porté sur les différentes sociétés fait en effet essentiellement appel à l'homologie et au comparatisme.

Cette distinction nous paraît recouvrir la distinction fondamentale entre histoire (scénarios) et structure (régularités). Les termes de culture et de société posent donc un certain problème car ils donnent à penser qu'il s'agit de deux réalités anthropologiques d'ordres différents sur le plan ontologique. En fait les deux approches ne s'opposent qu'au niveau technique (dans le sens des méthodologies d'acquisition des connaissances). Ces deux perspectives portent sur la même réalité sociale au sein de laquelle s'imbriquent des composantes techniques, économique, sociales et politiques, toutes réalités susceptibles d'être abordées sur le plan des scénarios et/ou des régularités et donc de présenter des composantes phylogénétiques et/ou des composantes purement taxinomiques (GALLAY 2018).

	Alain Gallay : Mécanismes	Régularités (Structures / modèles)	Scénarios
Alain Testart : Cultures			Descriptions des scénarios locaux insérés dans l'histoire
Sociétés		Règles pour une classification dynamique des groupes humains	
Lois évolutives	Expliquer des faits sociaux par d'autres faits sociaux		

Tab. 10.1. *Correspondances entre les concepts d'Alain Testart (2012) et une conception « naturaliste » des relations entre mécanismes et scénarios.*

Des traditions distinctes

Le premier point acquis est la présence en Pays dogon de plusieurs traditions céramiques distinctes où s'opposent des traditions aux mains de femmes de paysans et des traditions aux mains de femmes de forgerons. Chaque tradition associe des particularités propres aux céramiques observables sur des faits matériels et des entités sociales et politiques revendiquées par les acteurs de la société. Cette situation pourrait être fondée sur un mécanisme tout à fait général, celui de la transmission des connaissances à travers les générations successives dans un cadre social parfaitement délimité, même si des exceptions existent.

Règles

- Une tradition céramique associe des caractéristiques intrinsèques observables sur les céramiques au niveau de des formes et des décors à des caractéristiques extrinsèques illustrées dans des groupements humains revendiquant de identités ethniques ou de caste distinctes. Ces définitions constituent un système d'opposition appelé typologie.
- Il existe dans la zone considérée des traditions céramiques distinctes occupant des espaces géographiques déterminés qui peuvent se superposer partiellement.
- Ces traditions sont le fait soit de femmes de la caste des forgerons, soit de femmes (plus rarement d'hommes) de paysans « nobles », soit d'hommes et de femmes d'anciennes classes serviles.

D'où on déduit au plan archéologique :

- L'identification d'une tradition céramique permet de suspecter la présence d'un groupe social ou ethnique à son origine. Ce dernier est soit une population paysanne, soit une caste spécialisée professionnellement, soit, plus exceptionnellement une ancienne classe servile.

Tradition Dogon A

L'aire d'extension de la tradition A, propre à des femmes de paysans « nobles », est centrée sur le Plateau et la Falaise. Sur le Plateau, la tradition se concentre dans la partie centrale du Plateau et occupe les zones de parlers dogulu et donno. Les potières de tradition A sont par contre absentes des zones de parlers bondum, tiranige, mombo et ampari. Dans la partie méridionale du Plateau, en zone tomo, seuls deux ateliers sont présents à Modjodjé lé et Gani do. Plus au sud, on mentionnera une extension secondaire (de faible durée ?) en direction du Sud en zone tomo avec une ou deux familles de potières par villages originaires pour la plupart de Gani do. Nous retrouvons la tradition A sur la Falaise en zone teau, toro et togo (BEDAUX 1986a et b). Les villages de la plaine du Séno pratiquant la tradition A ont tous d'étroites relations familiales avec les villages de la Falaise comme c'est le cas de Diennsagou près de Madougou. Dans la région de Bamba à Douentza, les villages les plus périphériques parlent le jamsay tegu.

Tradition Dogon E.

La tradition E est limitée au Gourma-des-Monts, soit aux villages rimaïbé de plaine parlant peul et aux villages dogon de parler toro tegu occupant les massifs montagneux, Mont-de-Tabi, Sarnyé, etc. Elle est le propre de femmes de paysans « nobles » dogon et d'anciens esclaves des Peul.

Traditions Dogon B

La tradition B peut être subdivisée en deux ensembles qui paraissent relever d'histoires distinctes.

La tradition B1, centrée sur l'ancien Yatenga (Burkina Faso) et le centre de la plaine du Séno, est pratiquée par les femmes des forgerons Jèmè na (GALLAY 2003a). L'aire occupée par la tradition B1 englobe le nord du Burkina Faso et la plus grande partie centrale de la plaine du Séno. La première langue parlée est le mossi, mais les potières, qui vivent dans des villages où la langue dominante est le dogon, parlent également, et parfois exclusivement, les dialectes locaux : jamsay tegu et toro so.

La tradition B2 se rencontre essentiellement dans le Dinangourou en territoire malien, le long de la frontière avec le Burkina Faso. Son histoire est intimement liée à celle des Dogon qualifiés parfois d'Houmbébé, descendants du clan Ono (GALLAIS & MARIE 1975).

La question de la présence de cette seconde tradition dans la région de Douentza et le Dianwéli, zone occupée traditionnellement par des Houmbébé, reste encore aujourd'hui en suspens. Dans cette région, l'utilisation de nattes confère aux poteries des surfaces uniformément décorées qui rapprochent ces productions des traditions dogon A et peul.

Tradition Dogon C

L'aire de production de la tradition C est liée aux femmes des forgerons Jèmè yélin et dafi. Elle couvre toute la moitié septentrionale du Plateau avec un centre de gravité situé plutôt à l'ouest.

Tradition Dogon D

L'aire de production de la tradition D liée aux femmes des forgerons Jèmè irin, couvre toute la moitié septentrionale du Plateau avec un centre de gravité situé plutôt à l'ouest.

Tradition sonraï du Hombori

Dans le Hombori les probables traditions dogon liées au peuplement primitif du massif ont disparu. La céramique est aujourd'hui produite par des femmes de forgerons des Sonraï parlant le sonraï.

Traditions et langues

Les différents parlers du pays dogon peuvent être considérés comme des langues à part entière et non de simples dialectes, puisque l'intercompréhension est souvent faible ou nulle. Les concordances entre les diverses langues parlées en pays dogon et les traditions céramiques restent complexes. On peut établir de bonnes relations entre parlers et castes de forgerons, mais la situation est plus complexe au niveau des traditions paysannes, notamment sur le Plateau où plusieurs langues distinctes sont associées à la tradition A, bien qu'une correspondance, qu'on peut considérer comme « ancestrale », puisse être établie avec le donno so.

Tout classement des traditions céramiques dogon devrait, à terme, faire intervenir les diverses langues parlées par les potières. Cette prise en compte des données linguistiques se heurte malheureusement à des connaissances encore limitées sur les composantes linguistiques du monde dogon. Il n'existe pas à l'heure actuelle d'étude d'ensemble des langues dogon ayant fait l'objet de publication, mise à part l'article déjà ancien de CALAME GRIAULE (1956) et le rapport général, fruit d'une large enquête, proposé par HOCHSTETLER (2004). La classification des divers parlers, ainsi que le rattachement de ces derniers aux grands groupes linguistiques africains, restent donc à ce jour l'objet de nombreuses incertitudes. Sur le plan linguistique, nous voyons se dessiner une bonne adéquation entre les différentes zones linguistiques et les traditions. Il serait intéressant de tester cette opposition en menant une étude plus approfondie des ressemblances entre langues et sur une approche historique de la question. Cette situation présente néanmoins des exceptions, notamment dans le monde paysan. Cette situation est compréhensible car il n'est pas sûr que les mécanismes évolutifs soient les mêmes. La superposition entre traditions céramiques et parlers n'est donc pas obligatoirement pérenne.

Règles

- *Les concordances entre traditions et langues sont bonnes au niveau des parlers dominants. Il est possible d'établir certaines relations entre les traditions et un/plusieurs parlers distincts.*
- *Les correspondances avec les langues des castes de forgerons sont plus strictes qu'avec les populations paysannes.*
- *Lorsque les familles de forgerons s'implantent au-delà de leur zone d'origine le parler local peut parfois fonctionner comme première langue, mais il reste le plus souvent une seconde langue parlée secondaire, le bilinguisme étant fréquent dans ces situations.*

D'où on déduit au plan archéologique :

- *L'identification d'une tradition céramique permet de suspecter une bonne concordance avec un parler spécifique si l'on peut démontrer que le groupe producteur est une caste. L'identification de la présence d'une caste est possible à travers des vestiges du travail de la forge.*

Tradition Dogon A

L'association de la tradition Dogon A avec les groupes de paysans de parlers dogulu, donno, teau, togo, toro et, plus partiellement, jamsay, est claire, comme est claire l'absence de la production de cette céramique dans les autres groupes. On peut en effet se demander si le regroupement effectué sur la base de la tradition A ne pourrait pas révéler une communauté d'origine des populations pratiquant cette tradition, origine remontant au moins au XV^e s. et en relation avec la diaspora issue de Kani na, bien connue sur le plan des traditions.

Tradition Dogon E

Cette tradition est partagée par les paysans dogon parlant le toro tegu et les Peul rimaïbé du Gourma-des-Monts parlant le peul. Dans les deux groupes, n'importe quel homme ou femme peut pratiquer cet artisanat.

Tradition Dogon B1

Le forgerons et potières de la plaine du Séno occupent une région où les « nobles » parlent majoritairement le jamsay tegu ou des formes dialectales dérivées de cette langue comme le gourou kan de la région de Koro ou le guinwirin kan (guiroukan). On parle par contre dans les zones occidentales le toro so, la langue de ceux qui « sont descendus de la Falaise », et le togo kan (worou kan).

Les deux premières langues parlées par les potières jèmè na contrastent avec cette situation puisqu'il s'agit d'abord du mossi, puis, secondairement, du jamsay tegu.

Tradition Dogon B2

Les potières de tradition B2 parlent comme première langue le jamsay tegu et pratiquent également le peul, le peuplement pastoral étant important dans la région. Le mossi reste une langue secondaire peu importante qui n'est pas régulièrement parlée, une situation qui isole ces familles de forgerons et de potières du monde mossi.

Tradition Dogon C

La langue des potières jèmè yélin est très majoritairement le tomo kan, alors que toutes les potière dafi parlent le dioula. Sur le Plateau méridional, le recouvrement entre la région tomo kan et la tradition C est complet, toutes les potières parlant le tomo kan comme première langue, malgré l'extension des activités des potières de tradition C sur les marges deltaïques en zone peul et vers le nord en zone Donno so.

Les secondes langues parlées par les potières Jèmè yélin sont en relation avec l'expansion des familles de forgerons Jèmè yélin au-delà de la zone de peuplement tomo. En plaine, l'implantation de certaines familles de forgerons plus à l'est explique la fréquence du tengu kan comme première langue chez certaines potières yélin.

La situation est plus complexe chez les potières ayant épousé des Jèmè irin du Plateau ou de la Falaise avec, par ordre d'importance, le donno so, le tengu kan, puis, en troisième position seulement, le tomo kan, une situation en accord avec la localisation des familles Jèmè irin.

Tradition Dogon D

Le parler dominant est le mombo, puis on rencontre, par ordre décroissant d'importance, le tommo so, le bondum dom et l'ampari kora. Les parlers dogulu dom et donno so sont par contre exceptionnels.

Tradition sonraï

Les potières du Hombori parlent le sonraï qui est devenu la langue dominante de la région au détriment du dogon parlé anciennement et dont on ne connaît pas les particularités qui devait rapprocher le parler du Hombori du toro tegu.

	Acteurs	Parlers dominants
Tradition A	Paysans nobles (femmes)	Donno so, toro so
Tradition E	Paysans nobles (hommes, femmes) Anciens esclaves (hommes, femmes)	Toro tegu Peul
Tradition B1	Forgerons Jèmè na (femmes)	Mossi
Tradition B2	Forgerons Jèmè na (femmes)	Jamsay tegu
Tradition C	Forgerons Jèmè yélin (femmes) Forgerons des Dafi (femmes)	Tomo kan Dioula
Tradition D	Forgerons Jèmè irin (femmes)	Mombo, tommò so, bondum dom, ampari kora
Tradition sonraï	Forgerons des Sonraï (femmes)	Sonraï

Tab. 10.2. *Correspondances entre traditions et langues dominantes.*

Régions	Parlers	Traditions céramiques							
		<i>Kona, etc</i>	D	A	C	B1	B2	E	<i>Sonraï</i>
Plateau W	Banggi me	□	-	-	-	-	-	-	-
Plateau NW	Tiranige diga	□	-	-	-	-	-	-	-
Plateau N	Bondum dom	□	□	-	-	-	-	-	-
Plateau W	Mombo	□	□	-	-	-	-	-	-
Plateau centre	Ampari	□	□	-	-	-	-	-	-
Plateau NE	Tommo so	-	□	?	-	-	-	-	-
Plateau centre	Dogulu dom	-	□	□	-	-	-	-	-
Plateau SE	Donno so	-	□	□	□	-	-	-	-
Seno centre S	Teau kan	-	-	□	□	-	-	-	-
Seno centre	Togo kan	-	-	□	□	□	-	-	-
Seno centre N (1)	Toro soo	-	-	□	□	□	-	-	-
Plateau S	Tomo kan	-	-	□	□	-	-	-	-
Séno S	Dioula	-	-	-	□	-	-	-	-
Séno S	Tomo kan	-	-	-	□	□	-	-	-
Séno centre et N	<i>Mossi</i>	-	-	-	-	□	-	-	-
Séno SE	Jamsay tegu	-	-	□	-	□	□	-	-
Gourma-des-Monts	Toro tegu	-	-	-	-	□	-	□	-
Gourma-des-Monts	<i>Peul-Rimaibé</i>	-	-	-	-	-	-	□	-
Hombori	<i>Sonraï</i>	-	-	-	-	-	-	-	□

Tab.10.3. *Concordances entre traditions céramiques et dialectes du Pays dogon. Triangles sur base : Céramiques des paysans. Triangles sur pointe : céramique de classe servile. Rond : céramiques des clans de forgerons. Italiques : dialectes ou traditions céramiques étrangers aux Dogon.*

Modalités de production : logique du mil et logique du fer

D'une façon générale, nous repérons des mécanismes distincts assurant l'individualisation et la diffusion des traditions céramiques dans l'espace au sein de ces classes sociales largement endogames. La logique de la recherche des terroirs agricoles explique la diffusion d'une céramique d'agriculteurs. Les besoins en instruments aratoires et en armes, donc en artisans du fer, sont à la base de l'installation des clans de forgerons dans les divers villages. Ce mécanisme conditionne le mode d'évolution des sphères d'endogamie et de mariage des épouses, donc des zones de production de la céramique. Dans ce cas, la logique de la céramique découle de la logique du fer.

D'une manière générale, ce sont les stratégies de survie des hommes qui déterminent les déplacements des épouses qui leurs sont associées. Les paysans doivent trouver des terroirs agricoles et les occuper selon des règles de préséances strictes. Ces mêmes paysans doivent s'associer à des familles de forgerons, toujours minoritaires dans les villages dogon, pour obtenir des instruments aratoires et des armes.

La combinaison de ces deux logiques permet la coexistence des productions paysannes et de castes dans les régions où une production paysanne existe, comme c'est le cas pour la tradition Dogon A. La situation est quelque peu différente pour la tradition Dogon E dans la mesure où il n'existe pas aujourd'hui de production de caste dans la région. Les données de base concernant cette question sont présentées au niveau des dynamiques historiques.

Règles

- *La logique de recherche des terroirs agricoles détermine la diffusion de la production céramique aux mains des femmes (et des hommes) des classes « nobles » d'agriculteurs.*
- *La logique de la production du fer détermine la diffusion de la production céramique aux mains des femmes de forgerons.*
- *La combinaison des deux logiques permet la coexistence des productions paysannes et de caste dans les régions où une production paysanne existe. La production d'une céramique d'agriculteurs peut alors se rencontrer dans le même village, associée à une production de potières de caste.*

D'où on déduit au plan archéologique :

- *L'identification d'une tradition associée à une population paysanne permet de suivre les modalités d'occupation des terroirs. L'identification d'une tradition céramique associée à une caste permet de suivre les déplacements de ces artisans et d'aborder les modalités des alliances passées avec les populations paysannes.*

Modalités de production : potières et sphères d'endogamie

L'individualisation des traditions et leur stabilité au cours du temps est rendue possible par les limites imposées dans le choix du conjoint. Les traditions céramiques sont donc liées aux sphères d'endogamie qui caractérisent notamment les diverses castes, bien que de rares mariages inter-castes soient parfois possibles. La situation est plus souple au niveau des diverses populations paysannes, l'individualisation des traditions s'établissant alors essentiellement sur des bases régionales.

Cette relation endogamie-tradition pourrait reposer sur un mécanisme élémentaire, celui de la transmission des savoirs qui est, de manière quasi universelle, ou du moins dans ces sociétés traditionnelles, intra-familiale (avant ou après mariage), ce qui expliquerait que, quelles que soient les formes de mariages, les traditions sont toujours inscrites spatialement et visibles.

Règles

- *Les barrières matrimoniales les plus strictes se rencontrent entre les agriculteurs nobles et les gens de caste.*
- *Les forgerons prennent souvent les patronymes des familles d'agriculteurs auxquelles ils sont liés.*
- *Chaque tradition correspond à une sphère d'endogamie au sein laquelle les potières se marient.*
- *Chaque sphère d'endogamie est caractérisée par un certain nombre de patronymes.*

- Dans les sphères d'endogamie l'appartenance à un patronyme n'a aucune influence sur le comportement matrimonial, la potière pouvant se marier avec un conjoint portant n'importe quel patronyme.

- Dans une sphère d'endogamie des populations paysannes comprenant plusieurs parlers ou dialectes, chaque communauté dialectale peut présenter des patronymes particuliers distincts témoignant de préférences matrimoniales plus restreintes. Les populations paysannes présentent donc deux niveaux emboîtés d'endogamie. C'est le niveau le plus large qui conditionne la tradition.

- L'endogamie villageoise est plus forte dans les populations paysannes du fait d'une offre locale importante en épouses potentielles. Dans les familles de forgerons relativement isolées dans les communautés villageoises, les filles doivent souvent trouver des maris dans des villages éloignés.

- Dans les populations paysannes, dont l'endogamie villageoise se situe entre 45 et 95 %, 85 % de mariages sont conclus dans une aire géographique ne dépassant pas 30 km.

- Chez les forgerons, dont l'endogamie villageoise se situe seulement entre 10 et 20 %, 85 % des mariages sont conclus dans une aire géographique située entre 40 et 80 km.

D'où on déduit au plan archéologique :

L'identification d'une tradition permet de circonscrire des sphères d'endogamies.

Tradition A

La fabrication de la céramique est aux mains des femmes de paysans « nobles » et ne constitue donc pas une production de caste. Cette activité est limitée à certains villages dont pratiquement toutes les femmes font de la céramique avec une forte tendance à l'endogamie villageoise et à des mariages dans un environnement proche en cas d'alliances externes (GALLAY, CEUNINCK *et al.* 2001). Ces villages fonctionnent comme de véritables ateliers. Il est également possible de rencontrer à la périphérie de l'aire d'extension de la tradition A des familles isolées dans des villages où la production de la céramique est assurée par des femmes de forgerons. C'est le cas notamment dans la partie méridionale du Plateau en zone tomo.

Tradition E

L'ensemble des données réunies pour le Gourma-des-Monts montre que la question de l'insertion de la tradition E dans le tissu démographique, social et politique de la société dogon locale doit être traitée à deux niveaux.

Niveau 1

La tradition céramique dans ses constantes technologiques et esthétiques coïncide avec l'ensemble des massifs. C'est à ce niveau que les études des généalogies sur l'ensemble des villages dogon ont montré que l'endogamie d'ethnie est la plus strictement observée. C'est également à ce niveau que l'on peut situer le parler dogon particulier qui est le toro tegu. Nous observons donc ici une bonne concordance entre tradition céramique, parler et sphère large d'endogamie.

Niveau 2

A l'intérieur du premier ensemble se dessinent des sphères d'endogamie plus restreintes. Ces dernières se situent d'abord au niveau des massifs, justifiant une certaine variabilité dialectale,

ensuite au niveau des villages. Au Sarnyéré l'analyse de la circulation des femmes confirme que c'est bien le massif qui représente la première unité endogamique.

Deux situations extrêmes se dégagent, toutes deux liées à une très forte endogamie. Lorsque le village présente une population nombreuse comme à Tabi, l'endogamie de massif et de village se double d'une endogamie de lignage. Lorsque, au contraire, nous sommes en présence de villages peu peuplés comme au Sarnyéré, l'exogamie de lignage domine. Des situations intermédiaires sont le propre des massifs d'Ela et de Loro. Cette opposition conduit à penser que l'endogamie de lignage est fondamentale et respectée lorsque les conditions démographiques sont favorables, alors que l'exogamie de lignage caractérise des peuplements démographiquement moins importants comme au Sarnyéré, une situation que l'on peut considérer comme « dérivée ».

Tradition B1

Les six patronymes les plus fréquents de la tradition B1 sont Zoromé, Niangali, Kindo, Warmé, Ongoiba et Djimé. Aucun recoupement n'existe entre ces six patronymes de la tradition B1 et ceux de la tradition C. Il n'existe par contre aucune tendance vers une exogamie patronymique contrairement à ce que l'on peut observer chez les forgerons des Mossi (LLATY 1990).

Tradition B2

Les potières pratiquant la tradition B2 appartiennent pour la plupart aux familles Ongoiba, Goro, Djémé, Aya et Ganamé. Les patronymes les plus fréquents des traditions B1 et B2 présentent donc un faible degré de recouvrement témoignant clairement de deux groupes de familles associées revendiquant toutes deux leur appartenance au clan des Jèmè-na, mais conservant une certaine autonomie d'ordre historique. Cette autonomie se reflète au niveau des mariages dans deux sphères d'endogamie distinctes.

Tradition C

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes de forgerons appartenant à deux classes artisanales distinctes, les forgerons des Dafi parlant le dioula et les forgerons des Tomo, Jèmè yélin, parlant le tomo kan. Des intermariages ont été observés entre les deux groupes. Chez les forgerons des Tomo, il est possible de mettre en évidence à ce niveau une structure qui oppose les deux clans à tendance endogame les mieux représentés : les Arama sur le Plateau et les Djo, légèrement plus nombreux en Plaine. Erikan et Sobengo se concentrent sur le Plateau et entretiennent des liens privilégiés entre eux.

Tradition D

Les potières qui pratiquent cette tradition sont des femmes de forgerons dits Irin et Jon-Dempe. Selon les enquêtes menées par Robion-Brunner, les Jon dempe sont de patronyme Dégoga, alors que les Karambé, Yanogué, Seiba et Baguéne sont des Jèmè irin. Les intermariages entre patronymes les plus courants ne semble pas suivre de règles de préférences bien précises.

Tradition sonraï

D'une manière générale, les potières du Hombori ont tendance à se dire de patronyme Samasseku, terme masquant leurs véritables identités. Nous avons néanmoins pu identifier les patronymes réels suivants : Niaka, Mabo et Dougoussari. Les potières parlent sonraï et peul.

	Patronymes dominants
Tradition A	<i>Zone donnò sò</i> : Tapili, Djiguiba, Kassogué, Natoumbé, Karambé <i>Zone tòrò sò</i> : Dara, Doumbo, Kodio <i>Zone dogulu</i> : Tapili <i>Zone tomo kan</i> : Iguila, Djongo <i>Zone Jamsay tegu</i> : Djélékoumag, Djélékouman, Alpagala
Tradition E	<i>Sarnyééré</i> : Tengo, Suraba, Ségiwa, Yariba, Nioroba, Yarba, Nazi <i>Tabi</i> : Zoriba, Yariba, Youcanaba, Gonibagui, Ouologem <i>Loro (Rimaïbé)</i> : Tamboura, Boureima
Tradition B1	<i>Jèmè na</i> : Zoromé, Niangali, Kindo, Warmé, Ongoïba, Djimdé.
Tradition B2	<i>Jèmè na</i> : Ongoïba, Goro, Djèmé, Aya, Ganamé
Tradition C	<i>Jèmè yélin</i> : Arama, Djo, Sobengo, Érikan, Togo <i>Dafi</i> : Warmé, Togo, Seyni, Konaté
Tradition D	<i>Jèmè irin</i> : Yanogué, Karambé, Seïba, Diarra, Dégoga, Bagéné, Gaba
Tradition sonraï	<i>Forgerons des Sonraï</i> : Niaka, Mabo, Dougoussari

Tab. 10.4. Principaux paronymes représentés dans les traditions.

	A	B	B2	C1 Yélin	C2 Yélin	C2 Dafi	D	E	Total pays dogon
N Potières total	577	390	303	354	215	28	130	36	2033
N Potières localisées	552	343	293	329	185	19	125	35	1881
Mariages intra-villageois	251	46	49	30	16	3	26	32	453
%	45.47	13.41	16.72	9.12	8.65	15.79	20.8	91.4	24.08
Mariages inter-villageois	301	297	244	299	169	16	99	3	1428
%	54.53	86.59	83.28	90.88	91.35	84.21	79.2	8.6	75.92
Moyenne (km, d>0)	17.64	36.76	39.12	26.92			21.88		28.96
Ecart-type (km, d>0)	13.29	36.03	21.41	20.62			17.91		25.46
Médiane (km, d>0)	14.78	23.64	34.47	22.44			17.54		22.99
Mode (km, d>0)	24	26	50	10			2		24
Seuil des 85% (d>0) (km)	28.98	75.99	55.45	45.38		66.01	41.83	27	49.46
Seuil des 85% (d>0 OU d=0) (km)	23.10	68.35	54.38	43.01		66.01	32.09	0	43.86

Tab. 10.5. Corpus donnant accès à l'élaboration des courbes matrimoniales et principaux paramètres des courbes.

	Endogamie villageoise	Moyenne	Médiane	Distances 85 % de tous les mariages	Distances 85 % des mariages extra-villageois
Tradition A	45.47 %	17.64 km	14.78 km	23.10 km	28.98 km
Tradition E	91.40 %				27.00 km
Tradition B 1	13.41 %	36.76 km	23.64 km	68.35 km	75.99 km
Tradition B2	16.72 %	39.12 km	34.47 km	54.33 km	55.45 km
Tradition C1-2 (Jèmè yélin)	8.95 %	26.92 km	22.44 km	43.01 km	45.38 km
Tradition C2 (Dafi)	15.79 %			66.01 km	66.01 km
Tradition D	20.80 %	21.88 km	17.54 %	32.09 km	41.83 km

Tab. 10.6. Paramètres des courbes matrimoniales. Principaux paramètres des courbes matrimoniales de chaque tradition et de l'ensemble du Pays dogon, mariages intra-villageois compris et mariages extra-villageois seuls.

Modalités de production : la transmission des savoirs

Les modalités de transmission des savoirs techniques conditionnent à la fois la stabilité de la tradition au cours du temps et son insertion territoriale. Transmission s'effectuant majoritairement entre mère et fille et mariage patrilocal entraînant le déplacement de la potière au moment de son mariage sont les deux mécanismes assurant la diffusion de la tradition dans l'espace. Ces mécanismes se situent au niveau d'une économie locale peu soumises aux lois des marchés régionaux, nationaux et internationaux, ce qui leur confère une grande permanence au cours du temps.

Règles

- *D'une façon générale, la potière apprend la céramique de sa mère dans son village de naissance et, en fonction des règles de résidence patrilocales, exerce son métier dans le village de résidence de son mari, souvent différent.*
- *lorsque l'apprentissage s'effectue dans la famille du mari, la belle-mère est l'enseignante privilégiée.*
- *Le flux intervillageois de transmission faisant intervenir le lieu de l'apprentissage identique ou différent par rapport au lieu de naissance montre une meilleure transmission intervillageoise des traditions dans les familles de forgerons que dans les familles d'agriculteurs, ce qui est attendu vu l'isolement des familles de potières de caste au sein des villages.*
- *La conjonction du mariage patrilocal et de l'isolement relatif des familles de forgerons dans les villages facilite donc la diffusion de la tradition au sein de la sphère d'endogamie, un phénomène qui assure incontestablement l'homogénéisation des caractéristiques techniques et esthétiques des traditions.*
- *Le resserrement de la transmission autour de la relation mère-fille et une diffusion limitée aux marchés locaux concourt à donner à la tradition une stabilité historique qui n'existe pas dans les productions artisanales d'ateliers soumis aux lois des marchés régionaux, interrégionaux et internationaux.*

- Des situations de stress historique ou d'isolement peuvent perturber les règles précédentes et élargir considérablement l'éventail des acteurs responsables de la transmission de la tradition.

D'où on déduit au plan archéologique :

- L'identification d'une tradition ayant une certaine continuité temporelle permet de mettre en évidence l'importance des liens familiaux dans l'apprentissage et son autonomie par rapports aux influences des marchés régionaux et internationaux.

Tradition A

L'apprentissage se déroule de façon générale dans le cadre de la famille de la potière, plus exceptionnellement dans la famille du mari. Toutes les femmes de la famille de la future potière, tant du côté du père que de la mère, qui habitent la concession ou plus généralement le village de cette dernière, sont susceptibles de fonctionner comme enseignante et ceci jusqu'à la génération G-3 (arrières grands-mères). Dans le cas des apprentissages qui se déroulent au sein de la famille du mari, l'éventail des possibilités se restreint.

Le flux intervillageois de transmission de la tradition montre que seulement deux à trois potières sur 10 sont donc susceptibles de transmettre la tradition d'un village à l'autre dans la sphère d'endogamie définie par le parler. On notera pourtant que la tradition A s'est diffusée à travers plusieurs groupes endogames possédant des parlers différents entre lesquels l'intercompréhension n'est même pas toujours assurée. Le mécanisme de transmission présenté ici n'est donc pas le seul en cause dans la transmission de la tradition Dogon A. Il reste non précisé en l'état actuel des enquêtes.

Tradition E

Le Gourma-des-Mont présente une situation particulière du fait de son isolement géographique et des conditions historiques mouvementées dans lesquelles est apparue la tradition E. Contrairement à ce qui se passe dans les autres traditions, la transmission des savoir-faire suit ici les voies les plus diverses, tant chez les Dogon que chez les Rimaïbé.

Tradition B1

Toutes les femmes de la famille de la future potière, tant du côté du père que de la mère, qui habitent la concession ou plus généralement le village de cette dernière, sont susceptibles de fonctionner comme enseignante et ceci jusqu'à la génération G-3 (arrières grands-mères). Dans le cas des apprentissages qui se déroulent au sein de la famille du mari, l'éventail des possibilités se restreint. La situation observée dans la tradition B1 est exactement inverse de celle que l'on observe pour la tradition A. Cette opposition s'explique parfaitement. La tradition A peut être pratiquée par toutes les familles d'un village et la jeune femme se marie souvent dans son village de naissance. Les familles de forgerons sont par contre peu nombreuses dans chaque village. De nombreux villages ne possèdent qu'une seule famille, obligeant les jeunes filles à se marier à l'extérieur, étant donné la patrilocalité de la résidence.

Tradition B2

La mère de la future potière présente le cas clairement le plus fréquent des disponibilités familiales. Les autres enseignantes sont exceptionnelles. L'apprentissage au sein de la famille du mari est par contre limité à deux seuls cas qui concernent la mère du mari. Le schéma de

transmission se trouve donc légèrement appauvri par rapport à la situation observée dans la tradition B1 et se resserre autour de la relation mère-fille.

Tradition C

Toutes les femmes de la famille de la future potière, tant du côté du père que de la mère, qui habitent la concession ou plus généralement le village de cette dernière, sont susceptibles de fonctionner comme enseignante et ceci jusqu'à la génération G-3 (arrières grands-mères).

Tradition D

La transmission dans la famille de la potière englobe les deux générations des parents et des grands parents. Toutes les femmes de la famille de la future potière, tant du côté du père que de la mère, qui habitent la concession ou plus généralement le village de cette dernière, sont susceptibles de fonctionner comme enseignante et ceci jusqu'à la génération G-2 (grands-mères). Parmi toutes ces possibilités, la mère de la future potière présente le cas clairement le plus fréquent. Dans le cas des apprentissages qui se déroulent au sein de la famille du mari, l'éventail des possibilités se restreint et ne remonte pas au-delà de la génération G-1 où l'on note l'intervention de la mère du mari.

	Famille de la mère	Famille du mari		Flux intervillageois de transmission
	Mère de la potière	Mère du mari	Coépouse	
Tradition A	67.6 %	7.3 %	1.5 %	22.4 %
Tradition B1	91.7 %	2.3 %	--	60.6 %
Tradition B2	92.8 %	1.3 %	--	60.7 %
Tradition C	82.7 %	5.7 %	4.3 %	46.5 %
Tradition D	61.5 %	9.2 %	1.5 %	35.7 %

Tab. 10.7. Réseaux d'apprentissage et flux intervillageois de transmission des savoir-faire.

Modalités de fabrication : chaînes opératoires

La céramique repose d'abord sur des choix communs à toutes les traditions, montage sans l'aide du tour, pose de colombins n'intervenant que dans une seconde phase du façonnage (GELBERT 2012), cuisson en plein air au contact du combustible (MAYOR 1999b). Les formes de la céramique étant d'une grande monotonie, la tradition est définie sur le plan technique avant tout par les choix opérés au niveau du façonnage de l'ébauche et de la préforme. Ces choix impliquent des supports caractéristiques, qu'ils soient statiques ou mobiles, ainsi que certains types d'instruments.

Règles

- *Les céramiques sont montées à la main sans l'aide du tour et sans faire appel à l'énergie cinétique rotative (ECR).*
- *Le montage comporte toujours deux phases. La première a recours à diverses méthodes pour façonner l'ébauche et construire la partie inférieure du récipient. La seconde utilise toujours le colombin.*
- *Le moment de la chaîne opératoire où intervient la pose des colombins (capacité des technologies) permet de définir des classes de techniques génériques.*
- *La poterie des femmes de forgerons est cuite en plein air directement au contact du combustible, selon des modalités qui varient peu d'un lieu à l'autre.*
- *La poterie des femmes d'agriculteurs est cuite dans des fosses ouvertes parfois bordées d'un muret de pierres sèches.*
- *Le meilleur critère de reconnaissance d'une tradition se situe au niveau de la technique générique, soit dans la manière d'aborder le façonnage de l'ébauche et de monter la préforme.*
- *Les techniques génériques sont au nombre de cinq : le creusage de la motte, le modelage, le montage en anneau, le pilonnage sur forme concave et le moulage sur forme convexe.*
- *Une même tradition peut combiner jusqu'à trois techniques génériques distinctes. Ces combinaisons sont spécifiques.*
- *Le moulage sur forme convexe est une technique d'origine exogène d'introduction plutôt récente, affectant les marges occidentales du Pays dogon.*
- *Les supports utilisés pour le façonnage lors de cette phase préliminaire, sont caractéristiques des diverses traditions.*
- *Les types d'instruments mis en œuvre dans la chaîne opératoire sont mis en œuvre au travers de gestes spécifiques à chacun d'eux et sont caractéristiques des diverses traditions.*
- *D'où on déduit au plan archéologique :*

L'étude des outils de potières et l'étude des traces laissées lors du montage permet, sous certaines conditions, de proposer des hypothèses quant aux techniques génériques utilisées et constitue l'étape fondamentale de l'identification d'une tradition.

Une unité d'habitation domestique qui révèle des instruments de potières, des réserves d'argile contenues dans des jarres et des tas de céramiques cassées destinées à la fabrication du dégraissant est un atelier de potière. Lorsque l'unité domestique est associée à une forge proche, la potière est une potière de caste.

Des instruments de potières retrouvés dans de nombreuses concessions d'un village signalent une production de femmes de paysans.

Des instruments de potières limités à une ou deux concessions d'un village signalent une production de caste.

Le tableau 10.9 résume les options actuellement identifiées dans la boucle du Niger à l'exception du moulage sur forme concave, propre aux potières somono du Delta, non représentée en Pays dogon.

Les techniques de *creusage de la motte*, de *modelage* et de *montage en anneau* présentent une première mise en forme limitée au façonnage du fond, alors que tout le reste du récipient est

monté au colombin. Ces trois options impliquent toutes une dernière phase de régularisation externe et parfois interne du fond par raclage. La technique du *pilonnage sur forme convexe* (moulage sur poterie retournée) permet de monter la moitié inférieure du récipient jusqu'au niveau du diamètre maximum. Seule la moitié supérieure de la poterie est montée au colombin. Enfin, la technique de *pilonnage sur forme concave* permet en principe de monter la totalité de la céramique à l'exception du bord, seule partie façonnée à l'aide d'un colombin. Il arrive néanmoins fréquemment que le façonnage par pilonnage se limite à la seule moitié inférieure du récipient, le haut de la panse étant monté au colombin. Cette perspective permet de proposer des diagnostics précis des diverses traditions fondés sur la conception de façonnage de l'ébauche et de la préforme et les outils utilisés lors du façonnage, notamment les types de support assurant une mobilité plus ou moins grande de la poterie.

Les instruments utilisés varient selon les traditions de façon pertinente. Un bilan effectué sur la banque de donnée EMIC de montages de l'ensemble de la boucle du Niger, toutes traditions confondues, permet de préciser les fonctions des divers instruments qui s'expriment dans des gestes spécifiques. Le tableau 10.9 permet de comparer leur fréquence d'utilisation selon les traditions. Nous pouvons identifier :

- Percuteur d'argile

Le percuteur d'argile est l'outil du pilonnage sur forme concave (geste 42), mais il est utilisé couramment lors du moulage sur forme convexe pour préparer une galette d'argile (geste 24), puis la formater sur la poterie renversée (geste 40).

On le retrouve lors de l'ébauchage pour la mise en forme de la boule d'argile initiale (geste 1) ou pour aplatir des colombins (geste 13). Il est parfois utilisé pour des opérations de lissage interne (geste 76).

- Percuteur de pierre

Comme le percuteur d'argile, le percuteur de pierre est l'outil du pilonnage sur forme concave (geste 42), mais il est utilisé couramment lors du moulage sur forme convexe pour préparer une galette d'argile (geste 24), puis la formater sur la poterie renversée (geste 40). Il est également utilisé pour des opérations de lissage des surfaces internes (geste 76) et externes (geste 75) et de la tranche du bord (geste 77). On le retrouve, plus rarement, pour amorcer le creusage d'une motte d'argile (geste 29).

- Palette

La palette assure des compléments de mise en forme par martelage externe sur la panse (gestes 44 et 51) ou sur la tranche du bord (geste 61). Elle est plus rarement impliquée dans des opérations de raclage interne (geste 69) ou externe (geste 70) ou de la tranche (gestes 71 et 77).

- Tige végétale

De petites tiges végétales sont parfois utilisées pour découper le bord de la poterie lors de la mise en forme (geste 74). Associée à un morceau de cuir, elle permet parfois de mettre en forme le bord (geste 64).

- Cuir

Un morceau de cuir mouillé pincé de part et d'autre de la lèvre est essentiellement utilisé pour mettre en forme les bords (geste 58), plus accessoirement pour lisser les surfaces externes et internes.

- *Tesson*

Les tessons sont essentiellement utilisés pour des compléments de mise en forme par martelage sur de l'argile à consistance de cuir (geste 50) et pour aplatir la tranche des bords (geste 61). Les opérations de lissage et de raclage restent par contre marginales.

- *Couteau*

Le couteau est essentiellement utilisé pour découper et régulariser le bord lors de la mise en forme (geste 74). On peut recourir également au plat de la lame pour aplatir la tranche du bord par martelage (geste 61). Les opérations de raclage et de rabotage, avec ou sans enlèvement d'argile restent secondaires.

- *Estèque en calebasse*

L'estèque est essentiellement utilisée lors de l'ébauchage pour étirer l'argile vers le haut par raclage interne de bas en haut (geste 32) et pour régulariser l'intérieur de la poterie par raclage (geste 69). On utilise également cet outil pour des mises en forme lors du préformage et pour régulariser les jonctions externes ou internes entre colombiens (geste 18 et 19).

- *Chiffon*

Un chiffon peut être utilisé pour des opérations de régularisation de la paroi externe (geste 75) ou interne (geste 76). On peut l'utiliser également pour la mise en forme des bords par pression continue à cheval (geste 58)

- *Feuille*

Une simple feuille peut être utilisée pour mettre en forme le bord (geste 58 et 64).

- *Collier de graines*

On utilise parfois un collier confectionné avec des graines de baobab pour des opérations de lissage internes (geste 76) ou externes (geste 75) ou sur la tranche du bord (geste 77).

- *Manche de calebasse*

Le manche de calebasse permet des opérations de régularisation par raclage (geste 69) et lissage (gestes 75 et 76) interne et externe. Il peut s'utiliser pour racler la jonction d'un colombin (geste 20).

- *Carton*

Un fragment de carton mouillé peut remplacer un morceau de cuir pour la mise en forme du bord par pression continue à cheval (geste 58).

- *Planchette*

Une petite planchette peut remplacer la palette pour des compléments de mise en forme (geste 51) ou pour aplatir la tranche d'un bord par martelage (geste 61).

- *Éponge de paille*

Une éponge de paille peut remplacer un chiffon dans des opérations de régularisation par lissage (gestes 68, 76 et 77).

- *Demi-tige de mil*

Une demi-tige de mil est essentiellement utilisée au niveau de la mise en forme de la poterie par raclage vertical de bas en haut externe (geste 45). Elle s'oppose au travail de l'estèque qui aboutit au même étirement de l'argile vers le haut, mais depuis l'intérieur de la préforme (geste 32). L'instrument permet également de régulariser les surfaces par raclage ou frottement (geste 68, 70 et 75).

- Racloir métallique

Un racloir métallique peut remplacer une estèque pour étirer la préforme de l'intérieur (geste 32). Il peut être utilisé pour des opérations de rabotage entraînant des enlèvements d'argile et de raclage, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Un racloir peut également s'utiliser pour rectifier la jonction interne d'un colombien (geste 18).

- Rachis d'épi de maïs

Un épi de maïs décortiqué est utilisé à la place d'une demi-tige de mil pour le formatage externe de la poterie par raclage vertical de bas en haut externe (geste 45) et l'amincissement de la paroi depuis l'extérieure (geste 39) ou pour la régularisation de la paroi externe par frottement (geste 68). Il peut également s'utiliser pour la mise en forme de la lèvre par raclage (geste 63).

- Demi-noix de ronier

On utilise une demi-noix de ronier pour amincir et mettre en forme la paroi de la poterie depuis l'intérieur par rabotage (geste 36). L'outil est essentiellement utilisé sur la paroi interne qu'il s'agisse de raclage utilisant le bord de la noix ou de lissage avec la convexité de la noix.

- Galet

On utilise un galet pour des opérations de régularisation par lissage affectant l'intérieur (geste 76), l'extérieur (geste 70) ou la tranche du bord de la poterie (geste 77).

- Calebasse filetée

L'instrument permet à la fois la mise en forme du bord par pression continue et un rainurage décoratif (geste 65).

Les particularités propres aux diverses traditions sont les suivantes :

Tradition A

Le montage s'effectue par pilonnage sur forme concave à l'aide d'un percuteur de pierre selon la formule fond + panse (phase 1) → bord (phase 2). La poterie repose sur une natte de fibres d'écorce de baobab placée sur une meule creuse souvent récupérée ou sur une dépression aménagée dans le sol. La natte de baobab que l'on désigne également sous le terme technique de vannerie droite à brins cordés peut être remplacée par une natte commune, ou de la toile de sac, ou supprimée.

Les deux outils dominants sont le percuteur de pierre et la palette utilisée avec le percuteur comme enclume interne, deux instruments signalant la technique générique du pilonnage.

Tradition E

La partie inférieure de la poterie est montée sur fond retourné selon la formule fond + panse → panse + bord. La partie supérieure est montée au colombin et régularisée par battage à la palette, un percuteur d'argile servant d'enclume interne. Ces particularités signent la probable origine peul de cette technique.

Les deux instruments sont donc le percuteur d'argile qui affecte la forme conique propre aux instruments du Delta et la palette dont la forme est identique à celle utilisée par les potières peul.

Tradition B1

Le façonnage de la céramique se rattache à la technique du pilonnage sur forme concave. Les instruments comprennent des moules massifs d'argile cuite et des percuteurs d'argile cylindriques. Les poteries peuvent également être montées dans une dépression maçonnée dans le sol. La formule de montage est de type fond + panse → col. Le col est ajouté dans une seconde phase pendant laquelle la poterie est placée dans un grand tesson de céramique. On rencontre pourtant également la formule fond + panse → panse + bord lorsque que la seconde moitié du récipient est montée au colombin.

Le percuteur d'argile cylindrique est caractéristique du pilonnage sur forme concave. Contrairement aux techniques de montage peul ou sonraï, l'utilisation de la palette de bois servant à marteler la surface externe de la poterie reste totalement exceptionnelle.

L'utilisation de tessons pour la régularisation des panses est limitée à la tradition B1. Le polissage de la poterie à l'aide de cet objet peut être considéré comme une alternative au revêtement de barbotine, beaucoup plus fréquent dans la tradition B2. Les deux types d'opérations interviennent au même moment, à la fin de la séquence de fabrication.

Tradition B2

La tradition B2 reste très proche des techniques de la tradition B1, tant au niveau des outils que de la chaîne opératoire, une situation qui témoigne certainement d'une communauté d'origine. La comparaison des chaînes opératoires de façonnage des deux traditions permet néanmoins de mettre en évidence des différences significatives. Dans la tradition B1, des colombins sont plus fréquemment intégrés au montage de la panse et l'on observe une régularisation des panses par raclage à l'aide d'un tesson. Dans la tradition B2, les modalités de façonnage et de pose des colombins du bord ainsi que l'utilisation des instruments en calebasse confirment que les bords évasés en forme de col sont spécifiques, puisqu'ils s'affirment aussi bien du point de vue technique que du point de vue stylistique.

Dans la région de Douentza, une natte de fibres d'écorce de baobab ou une natte traditionnelle de feuilles de ronier, dite également vannerie diagonale, peut compléter les supports traditionnels.

Le percuteur d'argile cylindrique est caractéristique du pilonnage sur forme concave. L'utilisation de la palette, ou d'un instrument équivalent, ne diffère pas significativement par rapport à la tradition B1. L'utilisation des estèques en calebasse en relation avec le façonnage des bords est par contre intéressante puisque ces instruments sont liés au façonnage des « cols », ou plutôt des bords évasés, beaucoup plus fréquents dans la tradition B2. Le revêtement de barbotine à l'aide d'un chiffon, beaucoup plus fréquent dans la tradition B2 peut être considéré comme une alternative au polissage de la poterie à l'aide d'un tesson, présent dans la tradition B1. Les deux types d'opérations interviennent au même moment, à la fin de la séquence de fabrication.

Tradition C

Trois techniques sont présentes dans cette tradition : le modelage et creusage d'une motte (formule : fond → panse + bord), le montage en anneau (formule : fond → panse + bord) et le pilonnage sur forme convexe (formule : fond + panse → panse + bord). Alors que les deux premières sont pratiquées dans toute la région occupée par les deux classes artisanales, le montage sur fond retourné n'est pratiqué que par les potières des Tomo du Plateau et des villages de la Falaise, mais pas dans les villages de plaine.

On peut démontrer que les outils utilisés permettent dans une certaine mesure de différencier les trois techniques de montage (**Tab. 10.8**).

Les perceurs de pierre, les tessons et les demi-noix de ronier ne se rencontrent que dans le moulage sur forme convexe.

Les demi-tiges de mil se rencontrent dans les techniques du modelage et du moulage sur forme convexe.

Les rachis d'épis de maïs sont surtout caractéristiques du modelage et du montage en anneau où ils sont notamment utilisés pour lisser les fonds.

TRADITION C	Modelage	Montage en anneau	Moulage sur forme convexe
Percuteur de pierre	--	--	55 (8.6 %)
Demi-tige de mil	13 (7.5 %)	--	5 (7.8 %)
Racloir métallique	5 (2.9 %)	--	26 (4.1 %)
Rachis épis de maïs	9 (5.2 %)	6 (16.2 %)	21 (3.3%)
Galet	5 (2.9 %)	--	2 (0.3 %)
Tesson	--	--	13 (2.0%)
Demi noix de ronier	--	--	7 (1.1 %)
Total gestes	172	37	641

Tab. 10.8. *Fréquences d'utilisation des outils caractéristiques de la tradition C selon les techniques génériques d'après le corpus ETIC des opérations*

Tradition D

Le façonnage de la céramique se rattache à la technique du creusage de la motte d'argile et s'effectue sur une coupelle d'argile crue reposant parfois sur une dalle de pierre. Les formules rencontrées sont de type : fond + panse → col, ou fond + panse → panse + col lorsque des colombins entrent dans la confection de la partie supérieure de la panse.

Les deux outils les plus caractéristiques sont les demi-noix de ronier qui permettent d'étirer la paroi vers le haut lors de la mise en forme et le galet permettant des opérations de lissage.

Tradition Sonraï du Hombori

Le façonnage se rattache au pilonnage sur forme concave. Le fond et la panse sont façonnés par pilonnage interne au perceur de pierre, la poterie reposant sur un moule d'argile crue, dans une simple dépression aménagée dans le sol, parfois recouverte d'une natte commune. La potière peut ajouter des colombins supplémentaires pour compléter le haut de la panse.

La panse une fois terminée, la poterie est posée sur un grand tesson-tournette et le col est façonné à l'aide d'un colombin. La poterie une fois sèche peut être enduite d'argile et entièrement décorée à la cordelette roulée.

Les outils les plus caractéristiques sont des perceurs de pierre et des palettes de type peul.

Phase 1	Phase 1 : support	Phase 2
<i>Fond</i> Creusage de la motte (Tradition D) Modelage (Tradition C1 et C2) Montage en anneau (Tradition C1 et C2)	Coupelle argile crue Tesson-coupelle Tesson-coupelle	<i>Panse + Bord</i> Colombins (+++ rangs) Colombins (+++ rangs) Colombins (+++ rangs)
<i>Fond + Panse (moitié inférieure)</i> Moulage sur forme convexe (Traditions C1 et E) Pilonnage sur forme concave (Trad. B1 et B2) Pilonnage sur forme concave (Trad. B1 et B2)	Poterie retournée Moule massif cuit Dépression dans le sol	<i>Panse (moitié supérieure) + Bord</i> Colombins (++) rangs) Colombins (++) rangs) Colombins (++) rangs)
<i>Fond + Panse</i> Pilonnage sur forme concave (Trad. A) Pilonnage sur forme concave (Trad. B) Pilonnage sur forme concave (Trad. B1 et B2) Pilonnage sur forme concave (Trad. B1 et B2) Pilonnage sur forme concave (Trad. Sonraï)	Natte de fibre de baobab Natte commune Moule massif argile cuite Dépression dans sol Moule massif argile crue	<i>Bord</i> Colombins (1 rang) Colombins (1 rang) Colombins (1 rang)

Tab. 10.9. Options retenues pour le montage des céramiques dans les traditions du Pays dogon.

Tab. 10.10. Gestes liés aux instruments de potières d'après le corpus EMIC, toutes traditions de a boucle du Niger confondues. Cas uniques écartés.

	TRADITIONS						
	E (%)	A (%)	Sonraï	B2 (%)	B1 (%)	C (%)	D (%)
Percuteur d'argile conique	10.0	--	--	--	--	--	--
Palette	20.0	21.9	8.8	1.2	1.3	--	--
Percuteur de pierre	6.7	44.9	19.3	9.2	--	5.3	0.4
Tige végétale	6.7	--	--	--	--	6.5	--
Cuir	3.3	--	5.2	--	1.5	6.9	4.7
Tesson	--	4.9	--	--	2.9	1.9	2.8
Couteau	--	1.6	3.3	3.2	5.5	1.5	0.2
Estèque enalebasse	--	--	6.6	2.3	0.3	7.1	5.1
Percuteur d'argile cylindrique	--	--	--	19.3	20.7	--	--
Chiffon	--	--	--	15.8	4.5	--	--
Feuille	--	--	2.2	1.2	--	--	--
Collier de graines	--	--	--	0.3	--	--	--
Manchealebasse	--	--	--	1.4	0.2	1.6	--
Carton	--	--	--	0.8	0.9	--	--
Planchette	--	--	--	--	0.7	--	--
Eponge de paille	--	--	--	--	1,5	--	--
Demi tige mil	--	--	--	--	--	4.5	--
Racloir métallique recourbé	--	--	--	--	--	4.6	0.3
Rachis épi de maïs	--	--	--	--	--	6.8	3.2
Demi-noix de ronier	--	--	--	--	--	1.0	9.3
Galet	--	--	--	--	--	1.0	7.7
Calebasse filetée	--	--	--	--	--	--	1.1

Tab. 10.10 Fréquences d'utilisation des différents outils dans les chaînes opératoires de montage selon le corpus ETIC.

Modalités de diffusion : une économie marchande

Selon toutes nos informations et contrairement à ce qui se passe dans le Delta avec les poteries dites de mariage, la céramique dogon est essentiellement utilitaire et ne fonctionne jamais comme « bien de prestige » (GALLAY 2013b). La diffusion de la céramique s'intègre avant tout dans une économie marchande au sein de laquelle les transactions s'effectuent, sans intermédiaires, directement de productrice à consommateur. La potière vend directement à l'acheteur dans son village, dans un autre village où elle se rend régulièrement ou sur un marché hebdomadaire local. Ces mécanismes assurent à la tradition une extension spatiale légèrement supérieure à celle de la zone de production. Nous pouvons donc inférer que la répartition des outils des potières permet de définir correctement l'aire de production d'une

tradition, bien que d'autres facteurs (que nous n'avons pas étudiés) puissent entrer en ligne de compte comme l'origine des argiles.

Nous donnerons ici quelques informations supplémentaires sur les modalités de l'économie marchande de l'Afrique de l'Ouest. Il convient pour cela de partir de l'opposition de TESTART (2007) entre échanges marchands et échanges non marchands, puis de bâtir une classification fondée sur quatre oppositions. On ne détaillera pas ici la question des échanges non marchands, un sujet en soit abordé à l'occasion de réflexions sur la définition possible d'un « bien de prestige » (GALLAY 2013b) :

- Opposition 1 entre échanges marchands et non marchand dans le sens de Testart.
- Opposition 2 entre transaction directe entre producteurs et consommateurs et transaction indirecte impliquant la médiation d'un marchand qui achète (au producteur ou à un autre marchand) pour revendre.
- Opposition 3 entre échange direct de marchandises sans l'intermédiaire d'une monnaie (troc) et transaction impliquant une monnaie ou une monnaie de commodité.
- Opposition 4 entre transaction s'effectuant dans les villages (de producteur ou du consommateur) et transaction sur une place consacrée appelée « marché ».

Ces oppositions permettent de définir sept classes réparties en trois ensembles : les échanges non marchands, le troc et les échanges marchands au sens strict. Il est difficile de trouver des appellations pour chacune des classes. Ce système rend compte de tous les cas rencontrés au Mali. La diffusion des poteries par les potières dogon s'inscrit donc dans les configurations 2 (Formule 2111), 3 (formule 2112), 4 (formule 2121) et 5 (2122). Nous n'avons par contre pas identifié formellement d'échanges non marchands comme c'est le cas dans le Delta. L'intervention de marchands (formules 2221 et 2222) dans l'introduction de poteries non produites localement reste anecdotique. La configuration 1 (formule 1101) pourrait néanmoins exister théoriquement dans les rapports de clientélisme liant les familles « noble » à certaines familles de forgerons comme c'est peut-être le cas pour la tradition B2 (**Tab. 10.11, Fig. 10.1**)

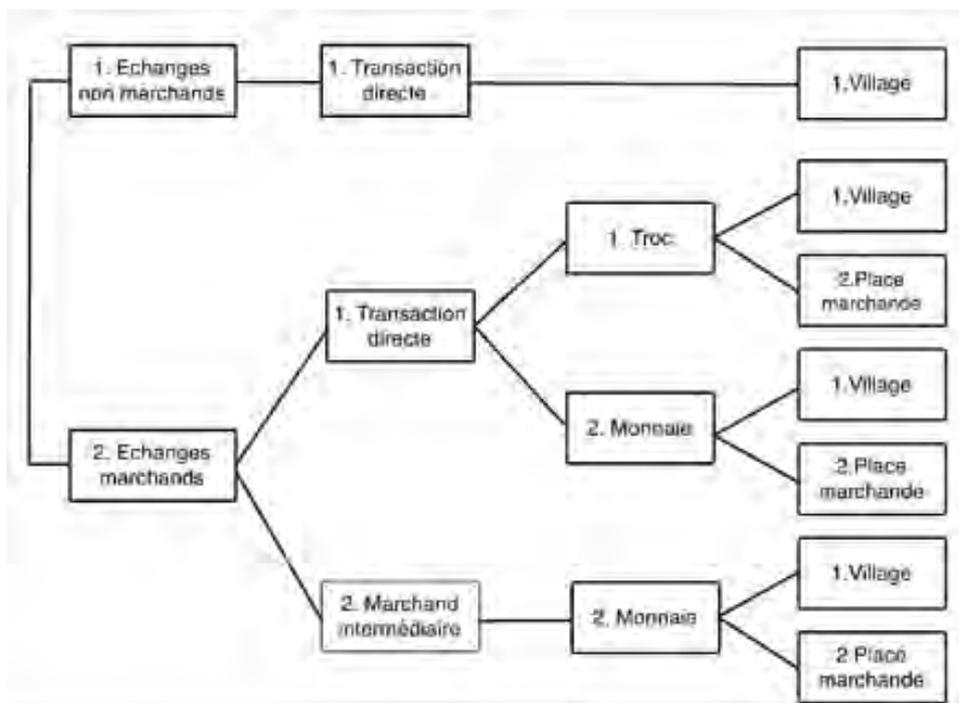


Fig. 11.1. Une classification des activités marchandes.

		1. Échange non marchand	1. Transaction directe	1. Troc	1. Dans villages
		2. Échange marchand	2. Marchand	2. Monnaie	2. Sur place de marché
Échanges non marchands	1	1	1	0	1
Troc	2	2	1	1	1
	3	2	1	1	2
Échanges marchands s. stricto	4	2	1	2	1
	5	2	1	2	2
	6	2	2	2	1
	7	2	2	2	2

Tab. 10.11. Une classification des activités marchandes

Règles

- La céramique a essentiellement vocation utilitaire et ne fonctionne pas comme bien de prestige.
- La production s'effectue au domicile de la potière. La potière peut travailler dans la cour de la concession ou sous un auvent situé généralement devant la maison d'habitation. La place de travail peut, exceptionnellement, occuper un abri construit pour cet usage.
- La poterie est vendue ou échangée directement de productrice à consommateur, sans l'entremise de marchands spécialisés.

- La potière peut vendre à domicile et fréquente généralement 2 à 3 villages extérieurs, mais elle peut visiter jusqu'à 8 villages. Elle vend également sur des marchés locaux, plus rarement régionaux hebdomadaires.

- On peut distinguer trois grands types de diffusion :

1. la diffusion « intravillageoise » : diffusion limitée à l'intérieur du village de production
2. la diffusion « villageoise » : diffusion directe dans le village même, pouvant se combiner avec des ventes dans les villages extérieurs.
3. la diffusion « marchande » : diffusion sur des places consacrées, marchés du village et marchés extérieurs, pouvant se combiner avec des ventes directes auprès des consommatrices de villages extérieurs.

Diffusion intravillageoise	oui	oui						
Vente dans villages extérieurs		oui	oui	oui	oui			
Vente sur le marché du village			oui	oui		oui	oui	
Vente sur les marchés extérieurs				oui	oui		oui	oui
Diffusion intravillageoise	oui							
Diffusion "villageoise"		oui						
Diffusion "marchande"			oui					

Tab. 10.12. Modalités théoriques de diffusion de la céramique par les potières.

- L'importance de ces « ventes villageoises » et de ces « ventes marchandes » (dans le sens concret de transactions marchandes sur des places consacrées) signe une « économie à marchés périphériques ».

- L'éloignement des marchés se situe en moyenne entre 9 et 14 km de l'atelier, ce qui permet à la potière d'effectuer l'aller-retour dans la journée, sachant que l'activité des marchés culmine en milieu de journée.

- Certains marchés régionaux hebdomadaires situés sur de grands axes de communications sont particulièrement importants et peuvent drainer un plus grand nombre de potières, même s'ils sont situés en dehors de la zone de production.

- La vente sur les marchés et dans les villages voisins du village de production assure à la céramique une extension spatiale qui dépasse la zone de production.

- Dans les zones retirées, la faiblesse de l'économie marchande se marque par la rareté des marchés, par la moins grande fréquence des ventes marchandes et une diffusion de la poterie pouvant suivre les réseaux traditionnels de clientélisme liant les familles de forgerons-potières aux familles paysannes « nobles ». Cette situation pourrait être révélatrice d'un stade plus archaïque de développement de l'économie.

- Dans les marges proches de régions où l'activité marchande est plus développée comme le Delta on assiste à une pénétration de poteries étrangères. Ces poteries, souvent appréciées en fonction de qualités particulières (formes non produites localement, qualité de robustesse, etc.) peuvent être véhiculées par les potières locales jouant un rôle d'intermédiaire sur les marchés, à travers une pénétration de potières étrangères écoulant leurs propres produits directement dans les villages, ou enfin, très exceptionnellement, par de vrais marchands.

Cette situation pourrait être révélatrice d'un stade plus évolué de développement de l'économie.

D'où on déduit au plan archéologique :

- L'étude spatiale globale de la répartition géographique d'une tradition comparée à l'extension plus restreinte de la zone de production identifiable à partir des outils et des ateliers de potières permet d'évaluer l'importance de la sphère marchande (au sens de places spécialisées dans les échanges) dans la diffusion de la poterie.

- Dans une région la présence d'une céramique d'origine étrangère en petite quantité permet d'identifier une activité marchande due à la présence de potières d'origine étrangères ou d'un trafic marchand aux mains des populations locales elles-mêmes.

Tradition A

Il existe une zone centrale de parler donno comprenant un nombre important de villages-ateliers entourant la capitale de Bandiagara. Cette région pourrait correspondre au noyau historique primitif de la tradition A. Dans une zone périphérique proche, mais dans des zones de parlars distincts, se développent à proximité immédiate de la frontière linguistique, des villages-ateliers secondaires. La fréquentation des marchés suit des critères de proximité géographique qui ignorent le plus souvent les frontières linguistiques. Les potières donno fréquentent en effet, à la fois des marchés secondaires de leur propre région linguistique et des marchés extérieurs « étrangers » proches.

Le marché principal de Bandiagara semble faire exception à cette règle puisqu'il est fréquenté par les seules potières donno so, un phénomène probablement dû à la position centrale de la place.

Tradition E

Les quelques informations recueillies montrent que ventes villageoises et ventes marchandes s'équilibrent. Le seul marché de la région mentionné est celui de Boni.

Tradition B1

Seules 21.8 % des potières interrogées écoulent leur production uniquement au sein de leur propre village, directement auprès des consommateurs. Les potières pratiquent par contre, pour 12.7 % d'entre elles, la vente directe auprès des consommatrices, soit au sein même du village, soit dans les villages environnants, vente pouvant porter le plus souvent pour chaque potière sur 2 à 3 villages extérieurs, plus exceptionnellement jusqu'à 8 villages différents pour une seule vendeuse.

65,5 % d'entre elles pratiquent également la vente sur des marchés, que ce soit dans le village même ou à l'extérieur. Une même femme peut fréquenter entre 1 et 3, plus rarement 4 marchés extérieurs distincts. Une potière affirme même fréquenter 6 marchés extérieurs différents.

Les parcours se situent entre 3,23 km et 16.77 km. La moyenne se situe vers 9,12 km. Les trajets dépassant 14 km restent exceptionnels. Plusieurs des marchés fréquentés se situent à la périphérie, en dehors de la zone de production. Nous pouvons définir comme « grands marchés », les marchés drainant plus de dix potières enquêtées. Ces « grands marchés » correspondent à des agglomérations particulièrement importantes mais également à des villages de moyenne grandeur. On notera que cette diffusion à la périphérie de la zone de

production est loin d'être anecdotique. Ce sont en effet très souvent des lieux de vente très fréquentés par les potières.

Tradition B2

69.4 % des potières interrogées écoulent leur production uniquement au sein de leur propre village, directement auprès des consommateurs.

Les potières ne pratiquent, que pour 18 % d'entre elles, la vente dans des villages environnants, vente portant le plus souvent sur un seul village.

18.7 % d'entre elles seulement pratiquent également la vente sur des marchés, que ce soit dans le village même ou à l'extérieur. Les rares potières qui fréquentent des marchés extérieurs se limitent le plus souvent à une seule, plus rarement deux places de vente. Le déficit de la tradition B2 pour la fréquentation des marchés et des villages extérieurs révèle des circuits de distribution de la poterie très différents de ceux constatés pour les potières d'origine mossi pratiquant la tradition B1. Deux explications de cette situation, non exclusives, peuvent être avancées :

1. La faiblesse des « ventes marchandes » pourrait provenir de la rareté des marchés hebdomadaires en activité dans le Dinangourou.
2. Cette situation découlerait d'une situation sociale traditionnelle dans laquelle les liens de clientélismes forgerons - « nobles » seraient restés très affirmés. Dans ce cas, une partie de la poterie pourrait être écoulée sans entrer en dehors de la sphère marchande en bénéficiant des relations privilégiées d'échange entre « nobles » et familles attachées de forgerons-potières.

Tradition C

Seules 10.3 % des 300 potières interrogées écoule leur production uniquement au sein de leur propre village, directement auprès des consommateurs.

Les potières pratiquent, pour 25.3 % d'entre elles, la vente directe auprès des consommatrices, soit au sein même du village, soit dans les villages environnant, vente pouvant porter pour chaque potière le plus souvent sur 1 à 4 villages extérieurs, plus exceptionnellement jusqu'à 8 villages différents pour une seule vendeuse. On notera que la vente directe dans les villages est moins importante dans les zones où il existe de grands marchés.

74.7 % des potières pratiquent également la vente sur des marchés, que ce soit dans le village même ou à l'extérieur. Une même femme peut fréquenter entre 1 et 3, plus rarement jusqu'à 6 marchés extérieurs distincts.

Les potières du Plateau ne fréquentent pas les villages du pied de la Falaise, dont les potières participent aux marchés de la plaine selon des trajets orientés soit parallèlement à la Falaise, soit perpendiculairement.

Les potières peuvent se rendre sur des marchés éloignés jusqu'à 30 km, mais le plus souvent la distance parcourue ne dépasse pas 20 km, la moyenne se situant à 11.45 km. On notera l'attractivité exceptionnelle du marché de Kassogou sur le plateau méridional (zone 2) qui draine des villages situés entre 22 et 30 km avec 20 potières enquêtées se rendant sur cette place de vente.

Tradition D

56.1 % des potières interrogées écoulent leur production uniquement au sein de leur propre village, directement auprès des consommateurs ou sur le marché hebdomadaire local ; 66.7 % ne fréquentent aucun village extérieur et 71.2 % d'entre elles ne se rendent jamais sur un marché extérieur.

Les distances aux marchés peuvent atteindre 36.4 km pour le trajet Tinntam – Kinndé, mais une telle distance reste exceptionnelle, les trajets habituels ne dépassant pas 25 km. Il est probable que la fréquentation de ce dernier marché, apparemment fort attractif, par les femmes du Nord, nécessitait deux journées avec une nuit passée à Kinndé, ce qui est tout à fait inhabituel, la plupart des trajets aller-retour s'effectuant dans la journée. Le marché de Kinndé (carte) se trouve en effet au terminus de la route très carrossable empruntée par les camions venant de Bandiagara. La valeur moyenne (13.88 km), influencée par le trajet le plus long, est légèrement supérieure à celle obtenue pour la tradition C (11.45 km), mais se rapproche des valeurs de la plaine si l'on supprime le marché de Kinndé (12.55 km).

Plusieurs zones du Plateau sont également alimentées en poteries originaires du Delta signalant le dynamisme « marchand » de cette zone. La commercialisation de la poterie somono de Kona par des femmes dogon et certains commerçants qui assurent la diffusion de ce type de céramique dans toute la partie septentrionale du plateau de Bandiagara est un phénomène unique. Plus au sud dans le Pignari, la diffusion des produits du Delta est assumée par des potières itinérantes qui vendent des poteries peul et, dans une moindre mesure, des poteries somono.

Tradition sonraï du Hombori

Le massif du Hombori apparaît comme un îlot de peuplement sédentaire relativement isolé au sein d'un monde nomade. La poterie produite présente donc une diffusion qui ne dépasse apparemment pas les environs du massif. Le marché de Hombori situé sur le grand axe de communication reliant Mopti à Gao constitue donc le seul point d'attraction.

Modalités d'utilisation : des achats préférentiels

Contrairement aux missions entreprises dans le Delta, nous n'avons pas effectué d'inventaires de concessions systématiques. Les données récoltées à Ka-In Ouro, Niongono et Diékan fournissent néanmoins quelques informations importantes.

On notera l'originalité de la situation observée en Pays dogon par rapport à la situation existant dans le Delta où une concordance entre ethnie des occupants des concessions et traditions céramiques existe malgré l'imbrication ethnique caractérisant cette région. Cette concordance n'existe pas ici, notamment dans les zones marginales du peuplement où les Dogon sont en relation avec des marchés diffusant des céramiques étrangères.

Règles

- *La production propre domine dans les concessions des potières.*
- *La concordance entre traditions céramiques et ethnies des consommateurs, observable dans les concessions des consommateurs, n'existe que dans un milieu ethnique homogène. L'acquisition des poteries s'effectue alors directement au domicile des potières. Cette dominance peut néanmoins être inférieure à 50 % du fait de l'achat de poteries étrangères. Ailleurs la concordance est loin d'être la règle.*
- *L'achat de poteries étrangères cible notamment les récipients présentant certaines qualités particulières, notamment des poteries à ouverture étroite pour transporter l'eau.*
- *Dans des situations de marginalisation, la présence de potières dans le village, liées à un nombre limité de familles de forgerons (une ou deux familles productrices), ne suffit pas à assurer la dominance de la tradition produite localement dans les concessions.*
- *Dans des situations de marginalisation, la céramique consommée dominante est souvent différente de la céramique produite localement. La proportion de cette céramique achetée à l'extérieur peut dépasser 50 % des inventaires domestiques. L'acquisition des poteries s'effectue alors essentiellement sur les marchés hebdomadaires.*
- *L'achat sur les marchés a alors un poids dominant sur la consommation de poteries face aux achats directs auprès des potières du village.*
- *L'achat sur les marchés peut être favorisé dans des situations où les villageois exportent des produits locaux non céramiques hautement recherchés. Dans ce cas on peut distinguer des achats opportunistes sur des marchés proches distants de moins de 15 km qui se combinent avec la production locale et des achats sur des marchés plus lointains où sont écoulés des produits propres au village.*
- *Comme c'est toujours le cas, l'économie à marchés périphériques ne limite en aucune façon les flux économiques qui peuvent s'établir entre sphères d'endogamie distinctes pouvant caractériser les groupes ethniques.*

D'où on déduit au plan archéologique :

- *Dans une concession qui livre des instruments de potière, la poterie est une production homogène propre à la potière.*
- *Dans les zones centrales occupées par une tradition la poterie d'une concession peut donner accès à l'ethnie de l'occupant.*
- *Dans les zones marginales d'une tradition l'économie de marché introduit une proportion plus ou moins grande de poteries d'origine étrangère.*

Niongono

Niongono se trouve en milieu ethnique homogène dogon de parler ampari. La production locale reposait au moment de l'enquête sur une famille de potières de tradition Dogon D parlant ampari. La production propre observée dans la concession de potière est de 84.0 %. 68% des poteries pour transporter l'eau sont peul.

Ka In Ouro

Ka In Ouro se situe dans un contexte ethnique hétérogène en extrême limite du peuplement dogon comprenant deux groupes producteurs de céramiques, les Mossi (tradition mossi) et les Dogon (tradition Dogon B1) et un groupe ne produisant pas de céramique, les Peul. La

production locale reposait au moment de l'enquête sur une famille de forgerons dogon. La production propre observée dans la concession de potière est de 94.9 %. 56 % des poteries pour transporter l'eau sont d'origine mossi.

Diékan

Diékan est un village boron comprenant des mariages mixtes bwa-boron mais aucun mariage avec des Dafi. Il n'est abordé dans le cadre de cette étude que dans la mesure où une grande partie de la céramique consommée est d'origine dafi, les potières dafi pratiquant la tradition dogon C2. L'origine des Boron se situe en effet dans un contexte bwa totalement étranger aux Dogon. La production locale reposait peu avant l'enquête à la fois sur des potières bwa (tradition céramique bwa) et des potières boron (tradition céramique non identifiable en l'état de la documentation). Les déplacements sur les marchés de plaine, souvent fort éloignés, ont une raison économique. Les femmes y vendent en effet une production locale de pâte à base de graines de néré destinée à la fabrication du soumbala. Les voyages s'effectuent en charrette et peuvent durer plusieurs jours. Les villageoises en profitent notamment pour ramener des poteries d'origine dafi, appréciées pour leurs qualités physiques et esthétiques. Toutes les céramiques pour transporter l'eau sont d'origine dafi (tradition C2).

Modalités d'utilisation : typologies fonctionnelles

Une première question se pose au chercheur qui travaille sur les cultures matérielles : quelle place accorder dans nos constructions scientifiques aux classifications indigènes des artefacts relevant de la production technique, armes, outils, poteries, etc., classifications exprimées dans des terminologies en langage vernaculaire ?

Ces classements indigènes se développent selon des axes multiples et souvent hétérogènes et les utilisateurs n'ont pas obligatoirement une vision claire des relations entre formes et fonctions. Un récipient donné peut d'autre part répondre à des fonctions secondaires plus ou moins anecdotiques dont les enquêtes rendent compte au même titre que les fonctions les plus communes. La rationalisation et l'explicitation des catégories indigènes sur le plan de l'intrinsèque aboutit ainsi à une impasse. Conscient de ces difficultés nous avons donc résolu cette question d'une autre façon en remaniant les catégories fonctionnelles indigènes de façon à ce qu'elles puissent s'adapter à des critères d'identifications extrinsèques simples, utilisables au niveau archéologique. Cette approche est la seule possible lorsque l'on développe des approches typométriques et des analyses comparatives entre traditions, notamment au niveau du contenu des concessions (GALLAY 2012a).

Règles

- *Il est possible d'établir une bonne typologie fonctionnelle de la céramique en mobilisant trois mesures principales : la hauteur, le diamètre maximum et le diamètre de l'ouverture. Le rapport diamètre maximum / diamètre de l'ouverture donne une meilleure ségrégation que le rapport diamètre maximum / hauteur.*
- *Certains types sont communs à l'ensemble des traditions. Il s'agit des marmites à cuire la sauce et à cuire le mil, aux jattes pour laver et se laver, aux poteries pour transporter l'eau et aux jarres pour conserver l'eau.*
- *Certains types liés à des pratiques influencées par la religion peuvent subir certaines fluctuations. Les poteries en relation avec la bière de mil ne se rencontrent que dans les milieux animistes ; les bols à ablutions liés à la prière témoignent d'un important impact de l'islam.*
- *Certaines fonctions répondant à une typométrie particulière sont distinguées dans certaines traditions seulement. Servir la sauce et cuire l'eau peuvent se distinguer de cuire la sauce. Préparer la crème de mil peut se distinguer de cuire le mil, stocker peut se distinguer de préparer la bière de mil.*
- *La poterie n'est, le plus souvent, pas utilisée pour le stockage du grain.*
- *Lorsque l'éventail morphologique est particulièrement pauvre les poteries de cuisson peuvent également s'utiliser pour transporter de l'eau.*

D'où on déduit au plan archéologique :

L'analyse typométrique de la céramique permet d'identifier certaines classes fonctionnelles de la céramique.

Tradition A

- Diagramme A : rapport diamètre maximum/hauteur

Un gabarit général indépendant de la dimension des récipients se dessine à travers les catégories de dimensions croissantes « cuire la sauce », « cuire le mil », « conserver l'eau » et « préparer la bière de mil ». Les catégories « ablutions » et « laver » se distinguent par contre par un rapport hauteur / diamètre maximum plus faible. La ségrégation des divers types est globalement bonne, malgré un certain recouvrement entre les classes « cuire le mil » et « transporter l'eau »

- Diagramme B : rapport diamètre maximum-diamètre de l'ouverture

Un gabarit général se dessine à partir des mêmes catégories que dans le diagramme A. La variation des diamètres de l'ouverture a néanmoins tendance à augmenter des poteries les plus petites aux poteries les plus grandes. Les catégories « ablutions » et « laver » se distinguent par un rapport diamètre de l'ouverture - diamètre maximum plus grand alors que la situation inverse caractérise les poteries utilisées pour le transport de l'eau, dont l'ouverture est particulièrement étroite. Ce rapport a un excellent pouvoir discriminant et suffit à lui seul à isoler les catégories fonctionnelles. On notera néanmoins un certain recouvrement entre les catégories « cuire le mil » et « transporter l'eau ».

Tradition B1

- Diagramme A : rapport diamètre maximum/hauteur

On remarquera le peu de régularité du rapport hauteur / diamètre maximum dans les diverses catégories témoignant du faible contrôle de la sphéricité des récipients lors des montages. La ségrégation des différents types est globalement bonne. On remarquera le très grand regroupement des poteries destinées au transport de l'eau contrastant avec les poteries pour cuire le mil.

- Diagramme B : rapport diamètre maximum-diamètre de l'ouverture

La ségrégation des différents types est globalement bonne à part un léger recouvrement entre les poteries à cuire le mil et les poteries destinées au transport de l'eau

Tradition B2

- Diagramme A : rapport diamètre maximum/hauteur

Deux gabarits généraux indépendants de la dimension des récipients se dessinent à travers les catégories de dimensions croissantes, le premier suivant l'axe « cuire la sauce », « cuire le mil » et une partie des « poteries à conserver l'eau », le second reliant les récipients réservés aux ablutions et ceux réservés au lavage, de hauteur moindre. La ségrégation des divers types est globalement bonne, sauf pour les récipients à transporter l'eau qui se superposent aux récipients à cuire le mil

- Diagramme B : rapport diamètre maximum-diamètre de l'ouverture

Un gabarit général se dessine à partir des mêmes catégories que dans le diagramme A. La variation des diamètres de l'ouverture a néanmoins tendance à augmenter des poteries les plus petites aux poteries les plus grandes. Les catégories « ablutions » et « laver » se distinguent par un rapport diamètre de l'ouverture - diamètre maximum plus grand alors que la situation inverse caractérise les poteries utilisées pour le transport de l'eau, dont l'ouverture est plus étroite.

La catégorie « conserver l'eau » semble se répartir en deux ensembles distincts. Le premier se situe clairement dans le prolongement des récipients en relation avec le lavage (hauteur faible et large ouverture). Le second prolonge quant à lui la ligne des poteries allant sur le feu avec une ouverture plus étroite. Cette distinction reste à expliquer.

Tradition C

- Diagramme A : rapport diamètre maximum/hauteur

Les diverses fonctions sont essentiellement ordonnées en fonction des diamètres croissant de la panse, la hauteur n'ayant qu'un faible pouvoir discriminant pour des diamètres comparables.

- Diagramme B : rapport diamètre maximum-diamètre de l'ouverture

Deux gabarits distincts se dessinent, l'un avec des ouvertures relativement larges, l'autre regroupant les poteries pour transporter l'eau et pour conserver l'eau de type 2, à ouverture relativement étroite. Entre les deux tendances se placent les jarres pour préparer la bière de mil et pour conserver l'eau de type 1, qui présentent une plus grande variété formelle.

Tradition D

- Diagramme A : rapport diamètre maximum/hauteur

Un gabarit général indépendant de la dimension des récipients se dessine à travers les catégories « cuire la sauce », « cuire le mil », « conserver l'eau » et « préparer la bière de mil ». Les catégories « ablutions » et « laver » se distinguent par contre par un rapport hauteur / diamètre maximum plus faible. Cette tendance est encore plus marquée pour les poteries destinées à la cuisson des galettes. Les poteries peut utilisées pour le transport de l'eau se situent également en dehors de cette tendance avec des hauteurs plus élevées. La ségrégation des divers types est globalement bon, malgré un certain recouvrement entre les classes « cuire la sauce » et « cuire le mil » (*Fig. 6.12*).

- Diagramme B : rapport diamètre maximum-diamètre de l'ouverture

Un gabarit général se dessine à partir des mêmes catégories que dans le diagramme A. La variation des diamètres de l'ouverture a néanmoins tendance à augmenter des poteries les plus petites aux poteries les plus grandes, phénomène particulièrement marqué pour les types « conserver l'eau » et « préparer la bière de mil ». Les catégories « ablutions » et « laver » et « cuire des galettes » se distinguent par un rapport diamètre de l'ouverture / diamètre maximum plus faible alors que la situation inverse caractérise les poteries utilisées pour le transport de l'eau, dont l'ouverture est plus étroite. Cet écart reste néanmoins faible pour les poteries de tradition D, alors qu'il est particulièrement marqué pour les poteries de tradition peul.

Ce rapport a un excellent pouvoir discriminant et suffit à lui seul à isoler les catégories fonctionnelles. On notera néanmoins un certain recouvrement entre les catégories « cuire la sauce » et « cuire le mil » alors que la catégorie « transporter l'eau » est nettement ségrégée

Tradition E

- Diagramme A : rapport diamètre maximum/hauteur

La ségrégation des diverses classes fonctionnelle est excellente, sauf en ce qui concerne les poteries pour conserver la bière de mil.

Les poteries pour chercher l'eau et cuire, dont la hauteur est corrélée au diamètre maximum, définissent un axe médian par rapport auquel se situent les récipients pour laver et se laver, de plus faible hauteur. Les poteries pour conserver la bière de mil se situent par contre dans la marge de variation des poteries pour chercher l'eau et cuire

Les poteries pour conserver l'eau définissent quant à elles une classe séparée, de plus grandes dimensions, qui se signale par un rapport hauteur-diamètre maximum beaucoup plus variable.

	Traditions						Diékan	N traditions
	A	E	B1	B2	C	D		
Marmites à cuire la sauce	+		+	+	+	+	+	6
Bols pour servir la sauce					+			1
Marmites pour cuire l'eau			+					1
Coupes à cuire les galettes	+							1
Bols pour les ablutions	+				+			2
Jattes pour laver ou se laver	+	+	+	+	+	+	+	6
Marmites à cuire le mil	+		+	+	+	+	+	5
Marmite pour préparer la crème de mil					+			1
Jarres pour transporter l'eau	+	+ ¹	+	+	+	+	+	6
Jarres pour conserver l'eau	+	+	+	+	+	+	+	6
Jarres pour préparer la bière de mil	+	+			+	+	+	5
Jarres pour le stockage					+			1
Jarres pour conserver le mil							+	1
Richesse fonctionnelle (N classes)	8	4	6	5	10	6	7	

Tab. 10.13. *Classes fonctionnelles distinguées sur le plan typométrique. 1. Utilisé également pour toute cuisson.*

- Diagramme B : rapport diamètre maximum-diamètre de l'ouverture

La ségrégation des diverses classes fonctionnelle est excellente. Les poteries pour laver et se laver définissent un axe défini par une bonne corrélation entre diamètre de l'ouverture et diamètre maximum sensiblement équivalents. Les poteries pour chercher l'eau et cuire présentent quant à elles une ouverture légèrement rétrécie alors que les deux poteries pour conserver la bière de mil se signalent par une ouverture particulièrement étroite. Les jarres pour conserver l'eau, de grandes dimensions, présentent une grande variabilité dans leurs ouvertures.

Modalités d'utilisation : taux de renouvellement des poteries

Les âges des poteries n'ont été étudiées systématiquement que dans les trois villages de Ka In Ouro, Niongono et Diékan. Ces données ne sont pas suffisantes pour aborder la question de l'influence des techniques de montage sur les âges des poteries comme cela a été fait pour le Delta intérieur (MAYOR 1991-92). Quelques informations sont néanmoins disponibles.

Règles

- *Les poteries les plus fragiles sont plus fréquemment renouvelées.*
- *On observe une progression des âges en fonction de la taille des récipients, qui pourrait dépendre des risques de casse, élevés pour les poteries les plus petites allant sur le feu, souvent manipulées, moyen pour les poteries liées au transport de l'eau et faible pour les poteries de stockage peu mobiles.*
- *Des âges entre 3 et 6 ans paraissent dominer pour les classes céramiques les plus petites. Des âges pouvant dépasser 100 ans ne sont pas rares pour les poteries liées à la bière de mil.*
- *La rareté des poteries en relation avec la bière de mil, liée à un non renouvellement qui aurait pu fournir des poteries jeunes, peut découler de l'abandon récent de ce breuvage dans le cadre de l'islamisation des villages.*
- *Des facteurs économiques peuvent entrer en ligne de compte. Des réseaux mis en place récemment peuvent influencer les âges vers le bas pour des poteries d'origine étrangère.*

D'où on déduit au plan archéologique :

- *Les poteries de plus grandes dimensions sont celles qui sont le moins souvent renouvelées. De ce fait, elles peuvent présenter certains archaïsmes dans leur esthétique.*

Ka In Ouro

La classe la mieux représentée est celle des 3-4 ans, qui domine dans les trois concessions, mais surtout dans la concession des potières (C1) qui renouvèlent plus fréquemment leur stock. La comparaison avec l'inventaire de la concession du chef de village de Niongono révèle un vrai déficit de poteries très âgées, corrélative de l'absence de grandes jarres se stockage à Ka-In Ouro.

Niongono

Globalement parlant, les deux classes des récipients les plus jeunes (≤ 10 ans) et les plus vieux ($50 \leq 150$ ans) dominent clairement alors que les classes d'âge intermédiaires sont clairement sous-estimées. Cette sous-représentation pourrait provenir d'un biais inhérent à la mémoire de nos interlocutrices.

On peut distinguer nettement deux ensembles. Le premier regroupe les céramiques d'origine dogon, soit les traditions A et D où dominent les céramiques récemment acquises et des céramiques jugées très anciennes, et notamment des récipients de grandes dimensions (Mayor 1991-1992). Dans le second groupe nous rencontrons par contre des poteries peul ou somono d'origines étrangères qui sont pour la plupart récentes. L'interprétation du phénomène est plus complexe car plusieurs facteurs peuvent intervenir simultanément.

La fragilité relative des poteries peul est l'un des premiers facteurs à prendre en compte. MAYOR (1991-92) a en effet montré que les poteries de cette tradition ont une durée de vie plus faible que les céramiques somono et bobo. Nous n'avons pas aujourd'hui de valeur de comparaison pour les traditions dogon A et D. Il est donc difficile de savoir si ce facteur (qui concerne les poteries peul, mais non les poteries somono) est déterminant.

La dimension des récipients joue peut-être également un rôle puisque les plus grands récipients appartiennent essentiellement aux traditions dogon A ou D.

Toutes traditions confondues, la céramique de la concession 2 des potières présente un net déficit de poteries achetées. Les poteries les plus anciennes appartiennent majoritairement aux

deux traditions locales Dogon A et D. Les achats « externes » de poteries peul et somono dominant clairement dans la classe 3-10 ans. Il s'agit donc d'achats remontant aux années 80 et donc d'un phénomène relativement récent.

La ventilation des âges selon les classes fonctionnelles n'apporte guère de renseignements nouveaux. Les deux seuls faits marquants sont la jeunesse relative des poteries à porter l'eau, fait qui recoupe les observations faites sur les poteries peul et le caractère ancien des poteries destinées à la préparation de la bière de mil.

Enfin on pourrait admettre, fait plus intéressant, que la faible ancienneté des poteries d'origine peul et somono provient d'une implantation récente, dans les années 80, des réseaux de diffusion des céramiques du Delta intérieur du Niger.

Diékan

L'analyse de l'âge des poteries est proposée toutes traditions confondues. L'analyse par classes fonctionnelles permet de distinguer trois ensembles.

- Le premier ensemble regroupe les classes cuire la sauce, servir la sauce, transporter l'eau pour les enfants, se laver et transporter l'eau. Il s'agit de récipients plutôt petits, dont le diamètre de la panse est inférieur à 40 cm. Ces poteries sont fréquemment renouvelées ; leurs âges sont donc peu élevés. Très schématiquement, leur fréquence diminue avec l'âge et les récipients très anciens sont quasi inexistantes.

- A l'opposé un second ensemble regroupe les poteries pour conserver l'eau et les poteries en relation avec la fabrication et la conservation de la bière. Il s'agit de récipients de grandes dimensions dont le diamètre de la panse dépasse 40 cm et peut atteindre 70 cm. Ces poteries sont peu fréquemment renouvelées ; leurs âges sont donc élevés. Très schématiquement, leur fréquence augmente avec l'âge et les récipients très récemment acquis sont quasi inexistantes..

- Les poteries pour cuire le mil se situent entre ces deux tendances. Leur diamètre se situe entre 20 e 45 cm. Ce type, bien représenté dans toutes le classes d'âge, présente à la fois des poteries récemment acquises et des poteries anciennes.

Traditions et esthétiques

Les décors présentent un excellent pouvoir discriminant alors que les registres formels restent beaucoup plus monotones. Ce pouvoir discriminant des décors constitue un résultat non attendu de nos enquêtes. Les données dont nous disposons pour l'Afrique de l'Ouest sont en effet contradictoires. Dans le Delta intérieur, le décor au peigne est un excellent marqueur des populations somono car il accompagne des échanges non marchands s'inscrivant dans la sphère d'endogamie de ce groupe ethnique, notamment à travers des cadeaux de mariage (GALLAY, CEUNINCK 1998, GALLAY, BURRI-WYSER 2014). Les données sur le Sénégal sont par contre plus contradictoires. GELBERT (2003b) a en effet montré que, dans la moyenne vallée du fleuve Sénégal, les mêmes décors sont partagés entre les deux traditions *Halpularren* et Soninké, tandis que GUEYE (2011) révèle de subtiles différences de décor selon les groupes sociaux à l'intérieur même de la société *Halpularren*.

On distinguera ici les composantes décoratives en relation directe avec les techniques génériques des décors proprement dits.

Règles

- *Les composantes formelles non liés aux fonctions des poteries présentent un pouvoir discriminant très faibles à part une ou deux exceptions présentant des composantes formelles limitées à une tradition (cols évasés, ouvertures rétrécies).*
- *On distingue deux types de composantes décoratives : celles directement liée aux techniques génériques qui s'observent sur les fonds des poteries et les décors proprement dits.*
- *Les registres strictement décoratifs ne sont pas influencés par les techniques génériques et se développent librement dans le champ esthétique.*
- *Les registres décoratifs constituent des composantes culturelles spécifiques propres à chaque tradition et exprimant un libre arbitre en relation avec le désir de se distinguer. L'analyse des motifs ne donne pas d'informations sur d'éventuelles communautés d'origine des traditions.*
- *Les composantes décoratives présentent un excellent pouvoir discriminant lorsqu'on envisage des combinaisons de motifs s'intégrant dans des structures figuratives et non des motifs isolés.*

D'où on déduit au plan archéologique :

- *Le décor des poteries est une des composantes importantes de l'identification d'une tradition céramique.*

Tradition A

Les formes sont d'une extrême monotonie et se limitent à des sphères ou, plus rarement, à des demi-sphères. Les bords sont épaissis. Les plus nombreuses présentent une surface couverte des empreintes négatives de la natte utilisée lors du montage. D'autres poteries, moins nombreuses, montées directement sur meule creuse, ont des surfaces lisses. Quelques exemplaires portent un ou deux petits mamelons placés directement sous le bord.

Tradition E

La céramique présente des formes simples peu décorées. On trouve des bandes décorées à la cordelette roulée, simple, double ou triple, ou couvrantes, des lignes de points imprimés, de gros mamelons, circulaires ou allongés verticaux. Les lignes tracées en impression roulée à avec le nœud d'une cordelette sont caractéristiques. Les seuls motifs géométriques sont des lignes de grands triangles incisés.

Tradition B1

Les céramiques de tradition *jèmè na* se distinguent clairement des céramiques des autres traditions de la plaine du Séno par leur forme régulièrement sphérique et la rareté des poteries à ouverture très étroite. Les cols largement évasés sont absents. Le décor se limite à des prises horizontales et des cordons en relief, impressionnés ou non.

Tradition B2

La poterie de la tradition B2 reste stylistiquement proche de celle de la tradition B1. Les potières sont néanmoins conscientes de son originalité et avancent l'idée d'une mode mieux adaptée au goût local. La présence de « cols », en fait des bords évasés affirmés et

l'abondance relative des décors sont caractéristiques. On note des décors en relief de type cordons courts, ou cordons impressionnés, des bords encochés ou soulignés de points impressionnés et des mamelons imprimés diversement disposés. Le décor peigné à l'aide d'un ressort métallique, présent également sur la céramique mossi ne se rencontre que dans cette tradition. Ces particularités se retrouvent partiellement dans la tradition mossi, bien que cette dernière présente certaines originalités. Cette situation, au vu de ce que l'on sait du contexte social des potières de tradition B2, pose un problème non résolu.

Tradition C

Les diverses sous-traditions C restent très homogènes sur le plan stylistique. La présence d'ouvertures étroites pour les poteries destinées au transport de l'eau est exceptionnelle en pays dogon. Le traitement des fonds est caractéristique des techniques de montage :

- Le moulage sur forme convexe est caractérisé par des fonds lissés à la tige de mil et surtout imprimé à la cordelette roulée, un décor limité à cette technique.
- Le modelage est caractérisé par des fonds lissés à la tige de mil ou à l'épi de maïs
- Le montage en anneau est caractérisé par des fonds lissés à l'épi de maïs.

La tradition C est l'une des traditions qui présente la plus grande richesse décorative. Les décors sont obtenus par impressions roulées de cordelettes ou de rachis d'épi de *Blepharis* sp. Des chevrons, parfois soulignés par des pastillages, et des lignes horizontales tracées avec une paille complètent la décoration. La peinture rouge enrichit le registre décoratif avec des bandes horizontales et des motifs croisillonnés

Tradition D

Les formes sont relativement diversifiées, ce qui paraît témoigner de l'influence des traditions du Delta. On notera, à côté des formes sphériques et hémisphériques simples, des bols à pied pour les ablutions, des couvercles, des foyers et des braseros. Les fonds peuvent être décorés à la cordelette roulée. Sur le plan décoratif, les poteries se distinguent par trois registres superposés. La panse est uniformément décorée d'impressions de cordelette roulée, et limitées à la partie supérieure par une bande décorée avec un rachis d'épi de *Blepharis* sp. Le col, lisse, peut être délimité par des incisions horizontales. Le bord, souvent aplati, peut présenter des lignes incisées. On notera également quelques petits motifs de lignes de points imprimés.

Tradition Sonraï

On notera l'association exceptionnelle de fonds décorés à la cordelette roulée avec la technique du pilonnage sur forme concave, décor rendu possible par un enduit d'argile. Les autres décors se limitent à des lignes de points imprimés et à des bandes décorées à la cordelette roulée. Les cordons imprimés sont exceptionnels.

	A	C	D	E	Sonraï	B1	B2	N traditions
Décor couvrant d'impressions de natte	+							1
Pastillages		+						1
Fonds raclés		+						1
Fonds lissés à l'épi de maïs		+						1
Motifs peints en rouge		+						1
Décor imprimé roulé <i>Blepahris</i>		+	+					2
Mamelons	+			+				2
Fonds avec impressions cordelette roulée		+	+	+	+			4
Lignes de petits mamelons				+				1
Grands triangles incisés				+				1
Bandes cordelette roulée				+	+			2
Lignes de points imprimés			+	+	+		+	4
Prises verticales				+	+		+	3
Prises horizontales avec/sans impressions					+	+	+	3
Cordons impressionnés					+	+	+	3
Décor peigné							+	1
Bord encoché							+	1
Mamelons imprimé							+	1
N décors	2	6	3	7	6	2	7	

Tab. 10.14. Registres décoratifs des traditions céramiques dogon.

Traditions et dynamiques historiques

Il n'est pas dans notre intention d'aborder ici l'histoire des traditions céramiques dogon. Notre objectif est à la fois plus limité et plus ambitieux. Avec Valentine Roux nous pouvons en effet distinguer :

- 1a. les régularités exprimant les formes évolutives liées à la tendance, notamment technique.
- 1b. les régularités exprimant les conditions aux dynamiques historiques rendant les transitions techniques possibles.
2. les scénarios rendant compte de lignées culturelles concrètes liées à des configurations de temps (T) et d'espace (L) spécifiques.

Régularités : formes évolutives liées à la tendance (1a)

Ces configurations expriment des transitions théoriques de type fonctionnel (F) qui peuvent être formalisées sous forme de règles. Ce sont celles que peuvent approcher la cladistique. On travaille ici essentiellement sur des transitions théoriques pas à pas : A vers B, B vers C, explicables par des mécanismes.

Régularités : conditions aux dynamiques historiques (1b)

Les régularités liées aux dynamiques historiques sont d'ordre anthropologique et définissent les conditions pour passer de A à B (les mutations sociales pour les sauts techniques). Elles sont ainsi différentes de celles qui expliquent la tendance, mais également nécessaires pour comprendre les différences de trajectoires et le fait que certains groupes montrent des évolutions A-B-C, tandis que d'autres des évolutions de type A-B-A-B-A. Ces régularités expriment des règles contextuelles reproductibles permettant de passer d'une situation technique à une autre. Les conditions aux dynamiques historiques permettent seules le passage de 1a à 2 ; elles assurent l'intégration du théorique dans l'histoire concrète et donc le passage des dynamiques structurales aux scénarios historiques (ROUX 2010).

Scénarios : filiation et lignées culturelles (2)

Dans 2, on observe en L (un point de l'espace), pendant une période T, des filiations concrètes A-B-C-D ou A-C-D ou A-B-D, lorsque certaines transitions manquent. Les filiations qui permettent de caractériser des lignées culturelles sont du côté des scénarios historiques. Elles tracent l'histoire d'assemblages techniques dans des régions données où on peut les observer en détail sur les sites archéologiques, ce qui est le cas pour les périodes récentes. Le concept de lignée culturelle, ici définies comme des traditions reliées entre elles par une continuité a été développé explicitement par l'archéologie darwinienne selon laquelle l'évolution des traits culturels est le fruit de processus de sélection sur des traits qui ont fait l'objet de transmission (SHENNAN 2003 ; MESSAOUDI, O'BRIEN 2009; BENTLEY, O'BRIEN 2011; 2011). Selon cette approche, la transmission est au cœur du processus évolutif et sa reconnaissance est le préalable aux études sur les forces situées à l'origine des traits sélectionnés. Cette reconnaissance soulève la question du signal qui permet de tracer la transmission entre traditions et d'établir des lignées culturelles.

Ce qui nous intéresse ici concerne ne concerne le point 2, que dans la mesure où les scénarios enquêtés fournissent une documentation de base pouvant donner accès aux perspectives 1a et 1b. Nous nous concentrerons donc sur les tendances de type 1b que l'on peut formuler sous forme de règles, la documentation récoltée se prêtant mal à l'analyse des tendances de type 1a. Dans ce contexte les environnements historiques dont nous pouvons rendre compte sur la base de nos observations ne sont évidemment pas les seuls qui peuvent intervenir dans des changements de tradition cramique.

Traditions céramiques des agriculteurs

Règles

- *Les traditions céramiques des agriculteurs permettent de tracer l'histoire des peuplements.*
- *La diffusion ou, au contraire, la contraction de la zone de production céramique peut accompagner les va-et-vient entre habitats refuges de hauteur occupés en temps d'insécurité et expansion vers de nouveaux terroirs de plaines en période de paix (Falaise et plaine du Séno).*
- *La diffusion ou, au contraire, la contraction de la zone de production céramique peut accompagner les va-et-vient entre habitat étendu occupant l'ensemble des terroirs en période*

climatique favorable ou au contraire habitat contracté autour des points d'eau résiduels en périodes de sécheresse (Plateau méridional).

- Dans les zones marginales, les contacts entretenus par les populations paysannes avec les populations voisines constituent un facteur d'altération des traditions céramiques. L'acculturation propre aux zones marginales, visible dans l'acquisition de traits techniques isolés provenant de l'environnement étranger, trouve son parallèle dans le développement d'une situation de bilinguisme. Cette acculturation porte sur des composantes techniques qui n'altèrent pas les fondements de la chaîne opératoire de montage, mais peuvent avoir de profondes répercussions sur l'esthétique des récipients à travers l'adoption de nouveaux supports utilisés lors de l'ébauche (Dianwéli).

- Dans des situations d'isolement, la perte de l'identité ethnique s'accompagne de la perte de la tradition céramique et l'acquisition d'une nouvelle identité entraîne l'apparition d'une nouvelle tradition céramique. Ces changements affectent également la langue (Hombori).

- Dans des situations d'isolement et de stress historique l'identité ethnique et linguistique peut néanmoins se conserver, mais la tradition céramique ancienne peut être remplacée par une nouvelle tradition (Sarnyé).

Tradition de femmes de forgerons

Règles

- Les clans de forgerons sont « attachés » aux populations paysannes pour lesquels ils travaillent. Ils partagent alors avec ces derniers la langue et les patronymes.

- Des clans de forgerons peuvent occuper un espace plus large dépassant la zone délimitée par leurs liens traditionnels avec un peuplement paysan dont ils partagent la langue (tradition C).

- Le déplacement de clans de forgerons loin de leur centre d'origine peut entraîner l'étirement des liens familiaux entre villages de naissance et villages de résidence, puis l'individualisation d'une nouvelle sphère d'endogamie coupée de ses origines, mais conservant la langue originelle (tradition B1).

- Des contractions et des expansions des clans de forgerons peuvent, comme dans le cas des populations paysannes, suivre les contraintes des fluctuations climatiques (tradition C).

- Des potières qui épousent des forgerons d'une autre caste peuvent conserver leurs propres traditions céramiques. Dans ce cas la tradition propre aux forgerons n'est pas pratiquée (tradition C chez les forgerons Irin).

- En cas de pénurie de forgerons des clans d'origine étrangère peuvent être intégrés aux populations paysannes (origine bwa des forgerons irin).

- En cas de pénurie de forgerons il est possible de créer une nouvelle caste à partir de familles issues de la population paysanne, dont les épouses deviendront des potières pratiquant une nouvelle tradition (tradition D).

- L'invention d'une nouvelle tradition céramique peut répondre au besoin de se singulariser par rapport aux pratiques propres aux autres clans de forgerons. Se constitue alors une mode locale à laquelle les acheteurs accordent leur fidélité (tradition D).

- L'apparition d'une nouvelle tradition céramique de clans de forgerons dans une région peut signaler l'installation d'une population paysanne d'origine étrangère, suite à une conquête militaire (Hombori).

D'où on déduit au plan archéologique :

- *Les traditions céramiques des agriculteurs permettent de tracer l'histoire des peuplements.*
- *L'apparition brusque d'une nouvelle tradition dans une région révèle un stress historique en relation ou non avec l'arrivée d'une nouvelle population.*
- *Les variations diachroniques dans la répartition spatiale d'une tradition peuvent être en relation soit avec des pressions guerrières plus ou moins fortes, soit des variations climatiques influençant l'occupation de terres.*

Tradition A

Il est tentant de voir dans la tradition A un style de céramique étroitement associé au peuplement dogon originel. Selon les recherches hollandaises entreprises dans les grottes de la Falaise, ce type de céramique apparaît lors de la phase dite tellem moyenne, postérieure à 1260-1400 apr. J.-C. Cette étape montre une certaine continuité par rapport à la phase antérieure (tellem ancienne), mais aussi une rupture, avec l'apparition d'éléments nouveaux importants dans l'architecture et la culture matérielle (BEDAUX, LANGE 1983). A notre avis, ces éléments trahissent l'arrivée des premiers Dogon vers 1400 AD, et leur cohabitation avec les Tellem.

La tradition artisanale conserverait ici une plus grande stabilité historique que la langue. Dans les zones marginales, les contacts entretenus avec les populations voisines comme les Peul constituent un facteur d'altération des traditions céramiques. L'acculturation propre aux zones marginales, visible dans l'acquisition de traits techniques isolés provenant de l'environnement étranger, trouve son parallèle dans le développement d'une situation de bilinguisme et dans l'adoption, comme deuxième langue, du dialecte local (traditions A et B du Dianwéli). Cette acculturation porte sur des composantes qui n'altèrent pas les fondements de la chaîne opératoire de montage, mais peuvent avoir de profondes répercussions sur l'esthétique des récipients. Il arrive enfin que l'approvisionnement en céramique se fasse de façon dominante ou même exclusive à partir de marchés périphériques où sont proposées des céramiques de tradition totalement étrangères, jugées de meilleure qualité (céramique somono de Kona et de Fatoma, dans une moindre mesure céramique peul).

Dans les zones isolées enfin, les populations dont les traditions céramiques sont seulement assumées par des femmes de caste peuvent, en cas de pénurie, passer des contrats avec des artisans étrangers. L'isolement géographique est également un facteur de disparition des traditions céramiques comme c'est le cas chez les Dogon du Hombori. Dans des situations d'isolement, la perte de l'identité ethnique s'accompagne de la perte de la tradition céramique et l'acquisition d'une nouvelle identité entraîne l'apparition d'une nouvelle tradition céramique. Ces changements affectent également la langue.

Tradition E

Nos connaissances sur l'histoire de la tradition E proviennent notamment des enquêtes menées au Sarnyéré (GALLAY 1981, BEDAUX *et al.* 2003). Nous sommes en effet bien renseignés sur la période au cours de laquelle a eu lieu, dans cette montagne, le passage d'une tradition A ancienne à la tradition E, événement situé dans les années 1820-1825. L'influence des bouleversements introduits par la Dina de Seekou Aamadou – Hamdallahi est fondé en 1820-21 – reste, actuellement, la moins mauvaise hypothèse permettant d'expliquer cette rupture.

On notera également que les technologies les moins sophistiquées nécessitant les apprentissages les plus courts constituent de piètres indicateurs ethniques. C'est le cas notamment de l'acquisition de la technique par pilonnage sur forme convexe (fond retourné) par les Rimaïbé et les Dogon du Gourma-des-Monts et de la formation de la tradition E.

Traditions B1 et B2

L'analyse des relations entre traditions B1 et B2 constitue un enjeu important, tant sur le plan ethnohistorique local que sur celui des mécanismes généraux d'individualisation et de divergence des traditions céramiques. Selon les traditions historiques, les Jèmè na étaient anciennement des forgerons des Dogon. La question essentielle est donc la suivante : ces forgerons mythiques sont-ils ceux dont les femmes pratiquent la tradition B1 ou ceux dont les épouses relèvent de la tradition B2 ? Nous avançons aujourd'hui l'hypothèse qu'il s'agit des forgerons des Houmbébé, dont les femmes pratiquent la tradition B2. L'appartenance des forgerons liés à la tradition B1, en relation étroite avec la sphère politique mossi, pourrait donc n'être qu'un phénomène de recomposition secondaire récent datant du règne de Naaba Kângo (fin du XVIII^e s.), étroitement lié à l'histoire de la formation étatique du Yatenga (IZARD 1985). Les migrations récentes datant des premières décennies du XX^e s. en direction de la plaine du Séno ne constitueraient, du moins pour certaines familles, qu'un retour en direction des terroirs anciens.

Sur le plan matrimonial, les déplacements des potières de la tradition jèmè na entre lieu de naissance et de mariage semblent se dérouler selon deux modes. Les déplacements à longue distance caractérisant les potières les plus âgées s'opposent aux déplacements plus limités des potières les plus jeunes. Cette situation, propre à la tradition B1, peut être considérée comme caractéristique d'une migration récente et d'une situation de recomposition d'une nouvelle sphère d'endogamie plus proche de la Falaise décalée géographiquement par rapport au Yatenga, lieu d'origine de la migration.

Tradition C

L'histoire des traditions C reste totalement inconnue. Seules quelques informations sur l'histoire très récente de la tradition C1 ont été récoltées. La mémoire généalogique des lignées paternelles est relativement peu étendue et se prolonge sur 3 à 4 générations, au maximum sur 6 générations. Les données les plus complètes concernent la dispersion des Arama à partir des villages de la Falaise, en particulier Simi, en direction de l'Ouest et de la marge deltaïque, une migration très récente ne remontant qu'à deux ou trois générations. Ce repeuplement, déjà repérable au niveau des potières de tradition A, doit avoir suivi la phase de repli des années de sécheresses 1912-1945 en direction de la Falaise, mieux dotée en ressources aquifères.

Nous avons vu que les implantations de familles de forgerons dont les femmes pratiquent la tradition C pouvaient se répartir en cinq zones géographiques. Seules les zones 1 à 3 se superposent au peuplement proprement tomo. La zone 4 est caractérisée par des forgerons Jèmè Irin de patronymes Karambé et Seiba dont les épouses pratiquent exceptionnellement la tradition C. Les familles Karambé sont localisées sur le Plateau et au pied de la Falaise en zone 4 (parlers donno et tengu),

Les zones 5 et 6 par des implantations de familles de forgerons Jèmè yélin au delà de la zone d'extension des cultivateurs tomo

Tradition D

Selon une tradition récoltée à Ounjougou (HUYSECOM *et al.* 1999 ; MAYOR 1999), à une époque, indéterminée, où une pénurie de forgerons se faisait sentir, plusieurs clans d'agriculteurs dogon désignèrent quelques-uns de leurs fils non mariés pour aller apprendre la métallurgie auprès de Djèmè na. Les membres de cette nouvelle caste, dénommée Irin, gardèrent les patronymes de leurs ancêtres et leurs femmes « inventèrent » une nouvelle façon de faire de la céramique, qui, fonctionnellement, paraît plutôt inspirée des techniques céramiques bwa.

D'autres enquêtes fournissent un scénario alternatif pour l'origine de la tradition D. On remarque que les composantes techniques se rapprochent plus des traditions du Delta intérieur que de la plaine du Séno. Nous pouvons noter en effet certaines analogies avec les traditions somono, mais surtout bwa. La technique du creusage de la motte, l'utilisation d'un support rotatif et l'importance jouée par le raclage interne des parois lors de la finition de la poterie, l'utilisation d'un enduit d'argile molle facilitant les impressions roulées à la cordelette et la composition des registres du décor rapprochent en effet nettement la tradition D de la tradition bwa.

On connaît désormais un peu mieux l'histoire de la tradition D grâce aux enquêtes et au fouilles de sites métallurgiques effectuées par ROBION-BRUNNER (2008, 2010). Les données ethnohistoriques montrent une première phase de peuplement où les forgerons sont arrivés sur le Plateau de Bandiagara par l'ouest et les marges deltaïques. Ces artisans accompagnent ou rejoignent des Dogon du clan Kolun. Ces derniers, qui sont de patronyme Karambé et parlent le mombo, se sont installés dans le Pignari sans passer par le village mythique de Kani, situé au pied de la Falaise. Il est difficile de dire si les anciens sidérurgistes de Fiko ont été repoussés plus au sud par les Dogon ou si une partie d'entre eux ont été intégrés aux nouveaux arrivants.

L'hypothèse qu'une partie des ancêtres des Bwa fut intégrée à la caste des forgerons des Dogon permettrait d'expliquer à la fois la continuité de la tradition sidérurgique de Fiko (ROBION-BRUNNER 2008) et l'apparition de la tradition céramique D, dont on a souligné la parenté avec la tradition Bwa (MAYOR 2005).

Cette interprétation soulève deux questions :

Comment concilier ce scénario d'une origine externe récente des Dogon de cette région, au XIV^e s., avec la question non résolue de l'origine du parler dogon mombo, qui, selon la linguistique, pourrait remonter à une période très ancienne dépassant deux millénaires et ne peut être que d'origine locale ?

Comment concilier d'autre part ce scénario avec l'interprétation que les Dogon donnent de l'origine des Jèmè irin et de la tradition D, un récit qui se conforme au schéma unitaire développé à propos des rapports entre Jèmè na et Jèmè irin. En effet, selon une tradition récoltée à Ounjougou, qui recoupe d'autres traditions liées aux rapports de subordination des Jèmè irin face aux Jèmè-na (HUYSECOM, BEECKMAN *et al.* 1999 ; MAYOR, HUYSECOM 1999), à une époque, indéterminée, où une pénurie de forgerons se faisait sentir, plusieurs clans d'agriculteurs dogon désignèrent quelques-uns de leurs fils non mariés pour aller apprendre la métallurgie auprès de Jèmè na. Les membres de cette nouvelle caste, dénommée Irin, gardèrent les patronymes de leurs ancêtres et leurs femmes « inventèrent » une nouvelle façon de faire de la céramique.

Conclusions

En l'état actuel des recherches, nous comprenons aujourd'hui mieux les mécanismes qui fondent les liens que l'on peut observer entre les diverses communautés dogon et les traditions céramiques. Beaucoup reste à faire, notamment au niveau des paramètres linguistiques, un domaine qui nécessite de nouvelles études indispensables à une compréhension en profondeur de l'histoire du Pays dogon.